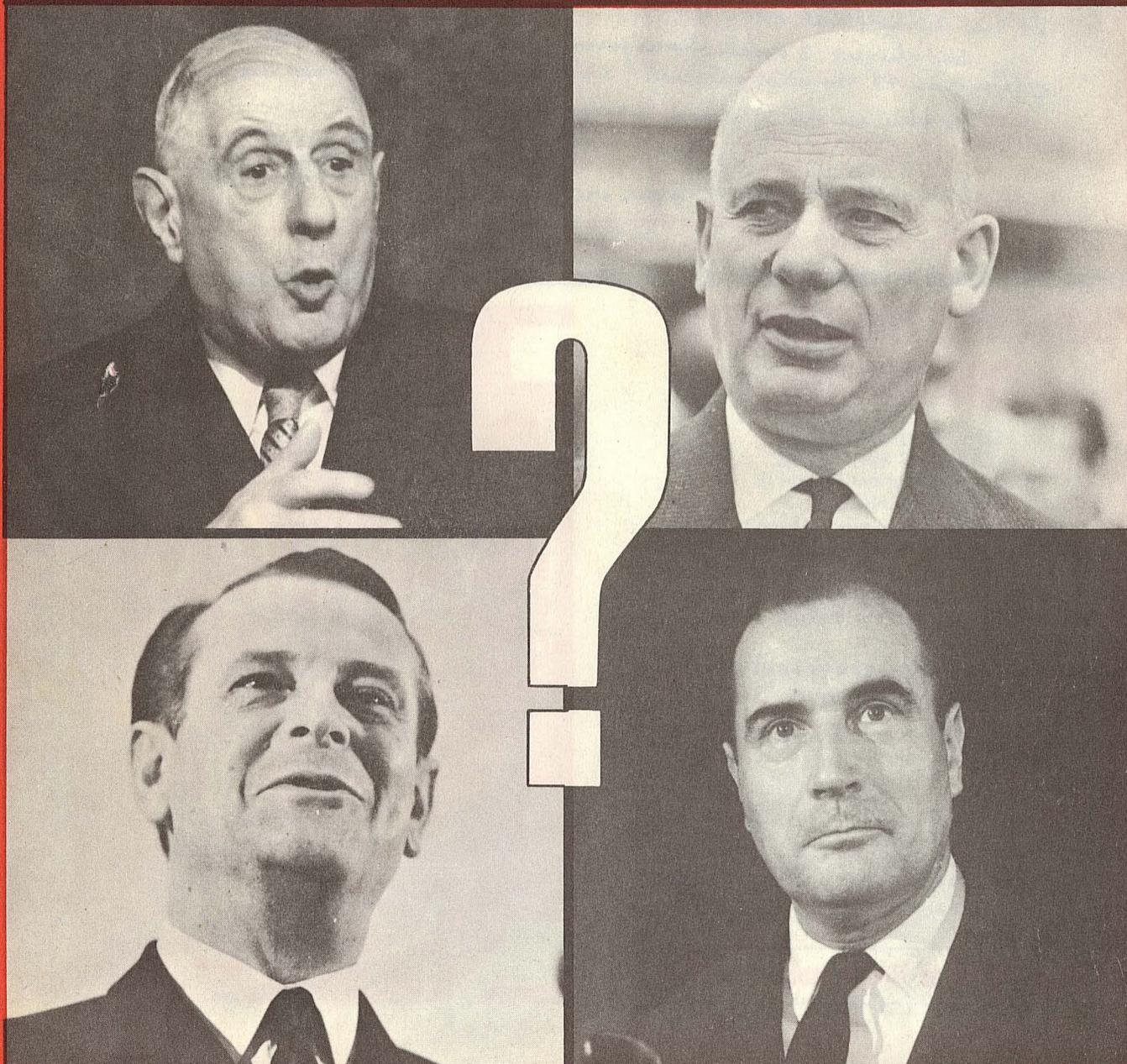


LES FUTURS VAINCUS

EUROPEAN ACTION



LE TRAIT

Paris, ce mois de juillet 66



directeur-dessinateur
PINATEL

cher Hexagonal récalcitrant,
Comme on n'attrape pas les mouches avec du vinaigre et que le trait a un urgent besoin de votre abonnement, nous avons décidé de vous faire bénéficier d'une offre exceptionnelle: Non seulement vous faire profiter du prix de 15 francs pour un abonnement d'un an (soit 11 numéros), mais encore, d'ajouter à l'abonnement une carotte spéciale: Deux albums de 24 pages de caricatures (1 sur les barbouzes et 1 sur les "printemps gaulliste, cui cui cui vous savez")
Il vous suffit donc de verser 15 frs au CCP le trait. 1759400 Paris

35 rue Saint Paul Paris 4^e.
Un chèque 3 volets transformé en 24 volées (de bois vert) multipliées par 11 numéros annuels, c'est, reconnaissez le, une bonne opération. Et vous en aurez pour vos quinze francs!!!
très important. A retenir.

Foi de

P. Pinatel

P.S... et "il" en prendra pour vos 15 frs aussi!
2^e P.S: je pense que vous savez que le trait ne publie que des caricatures et ne fait donc double emploi avec aucune autre revue existante.

POUR FAIRE FACE A TOUTE EVENTUALITE

GUY PELLETIER 5e dan
et GEORGES SIRY 3e dan
vous enseignent par l'image la
SELF DEFENSE

Leur méthode permet d'acquérir chez soi toutes les connaissances nécessaires pour se protéger de toute attaque, à mains nues, par coups divers, à l'aide de toute arme et le moyen de maîtriser l'adversaire. Une étude passionnante pour garçons et filles de tous les âges.

.....
BON DE COMMANDE

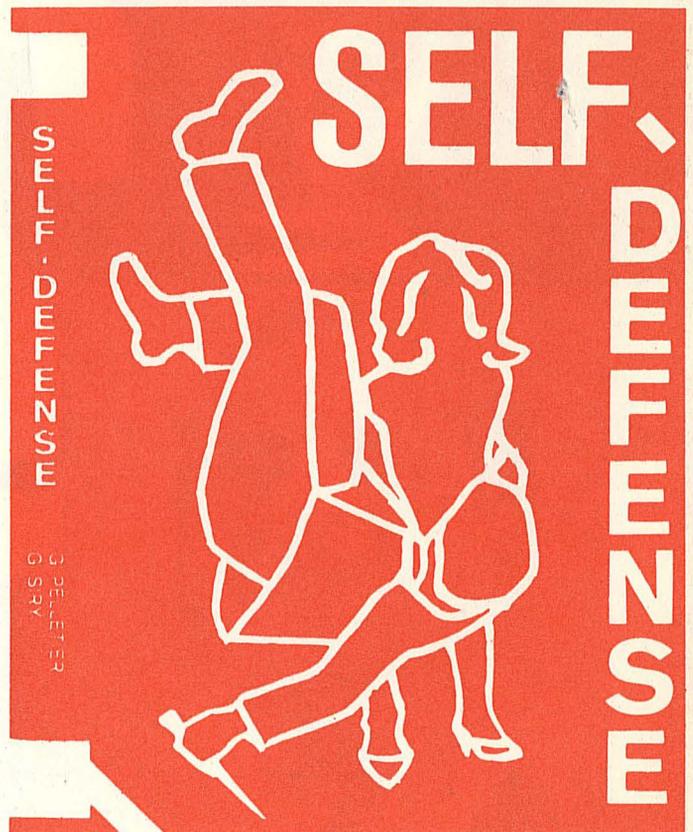
Nom.....Prénom.....

adresse.....

Nombre d'exemplaires.....

Retourner à Europe-Action CCP Paris 21.684-41

340 pages - Près de 700 photos - Prix 20 F



EUROPE ACTION

MAGAZINE DE L'HOMME OCCIDENTAL
68, rue de Vaugirard, Paris VI. Tél. 222.76.06

DIRECTEUR : *Christian Poinsignon.*
DIRECTEUR POLITIQUE : *Dominique Venner.*
RÉDACTEUR EN CHEF : *Jean Mabire.*
COMITÉ DE RÉDACTION : *Pierre d'Arribère, Coral, Jean Deni-
pierre, Jacques Devidal, Gilles Fournier,
Pierre Hofsteiter, Pierre Lamotte, Guy
Lancelot, Fabrice Laroche, Pierre Marce-
net, François d'Orcival, Loïc Kerarvor,
Guy Persac, Henri Prieur et Jean Muscat
(Service Photo).*

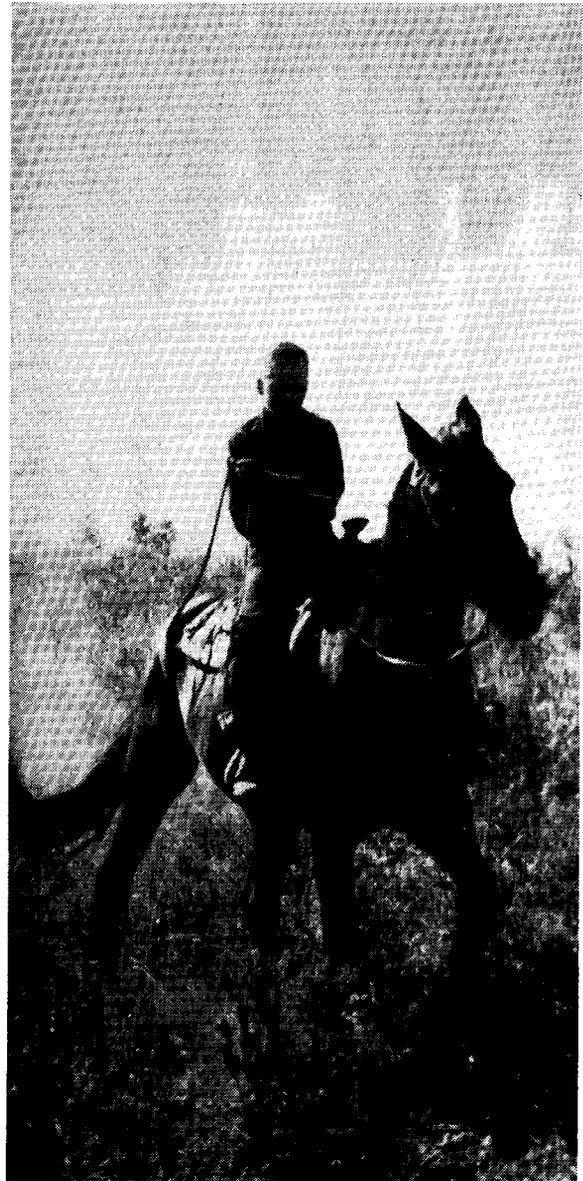
CORRESPONDANTS :
Espagne : *Antonio Bernardo.* Etats-Unis : *Pietr Wilkinson.*
Amérique Latine : *Erwin Raiz.* Italie : *Antonio Lombardo.*
Allemagne : *Wolfgang Silling.* Portugal : *Zarco M. Ferreira.*
Grande-Bretagne : *D^r J. M. Mallett.*

Directeur de la publication : *Christian Poinsignon.* — Im-
primerie Dévè, Evreux. — Dépôt légal : juillet 1966. — Périodicité
mensuelle.

Dans ce numéro double :

A la veille des vacances, nos lecteurs nous ont envoyé un abondant **Courrier** d'où nous avons extrait quatre lettres bien différentes (pp. 4 et 5). L'**Editorial** de Dominique VENNÉ est consacré aux derniers remous politiques et évoque **Les futurs vaincus** (pp. 6 à 8) tandis que Fabrice LAROCHE poursuit son panorama de l'actualité dans la chronique **Quatre semaines en France et dans le monde**. Anniversaire douloureux ce mois-ci : **En juillet 1962**, l'Algérie cessait d'être française. Une jeune pied-noir, MONIQUE, rappelle **Le jour où brûla Oran** (p. 13) tandis que l'ex-capitaine Bernard MOINET pose quelques questions **Quatre ans après** (p. 14). Ex-officier, lui aussi, Déodat PUY-MONTBRUN dans ses **Paroles pour les jeunes** (pp. 15 à 17) évoque le premier congrès du MOUVEMENT NATIONALISTE DU PROGRES. L'article de Jean MABIRE, **Sur deux morts** (pp. 18 et 19) est un hommage à Louis de SAINT-PIERRE et à Gil DELAMARE. L'**Enquête** de ce numéro, de Guy PEERSAC, répond à la question essentielle : **La Civilisation des Loisirs est-elle pour demain?** (pp. 20 à 26). Pierre LAMOTTE a lu le livre de **Commando sur Singapour** (p. 28) tandis que Jean MAROT se souvient que **Voici trente ans, l'Espagne...** (p. 29). SAINT-PAULIEN revient de voyage et, interrogé par Guy LANCELOT, **Nous parle de l'Afrique** (pp. 29 à 31). Autre voyage, dans le temps, mais d'une brûlante actualité cependant, que cette **Aventure de Descartes** que nous conte Gilles FOURNIER, avec des dessins de Loïc KERARVOR. Nous retrouvons ce mois-ci le **Nouveau journal de M. PICKWICK** (pp. 35 à 37) ainsi que la chronique des **Films** (pp. 38 et 39) et celle des **Livres** (pp. 40 et 41), consacrée notamment au **Grand Naufrage** de Jules ROY.

Rendez-vous en Septembre



Vacances jeunes et sportives

PHOTOGRAPHIES DE CE NUMERO

René BAIL : pp. 15 et 27. Centre Culturel Américain U.S.I.S. : pp. 3, 22 et 23 (haut), 24 et 25 (bas). E.C.A. : p. 17. Ed. FLAMMARION : p. 41 (Isorni). Marc FOUCAULT : p. 37 (Nimier). Ed. GALLIMARD : p. 37 (Rosset). André GAMET (Agence Rapho) : pp. 22 et 25 (haut). HARCOURT : p. 35 (Lafforgue). Ed. JULLIARD : p. 41 (Jules Roy). KEYSTONE : p. 26 (haut). KODAK : p. 26 (milieu). Jean-Marie LEZEC : p. 19 (haut) et p. 20. Jacques MASSON (Agence Rapho) : pp. 21 (bas) et couverture (dos). Jean MUSCAT : pp. 5, 6 et 16. Office de Tourisme Irlandais EIRE : pp. 35 et 36 (bas). PARIS-MATCH : pp. 21 (haut) et 41 (Pétain). Gaston REBUFFAT (Agence Rapho) : p. 24 (haut). RZEPSKI : p. 35 (Escudéro). SAINT-PAULIEN : p. 29. SAINT-PIERRE : p. 19 (bas). Serge de SAZO (Agence Rapho) : p. 26 (bas). Les photos de la couverture (De Gaulle, Mitterrand, Lecanuet et Waldeck-Rochet) sont de André SAS.

COURRIER

Monsieur le directeur,

Je lis votre magazine depuis quelques mois, et j'y trouve des informations sur toute la vie politique nationaliste et les événements qui peuvent s'y rattacher. Cela me paraît déjà très important. Cependant, je voudrais attirer votre attention sur le fait suivant : Parmi les divers mouvements dont vous pouvez évoquer l'action, vous semblez éviter de citer le groupe « Occident ». Je pense que c'est volontaire de votre part. Et pourtant, si je suis, comme vous, persuadé que les agissements de ces jeunes activistes ne correspondent en rien au style et aux nécessités qui sont celles d'un mouvement nationaliste à vocation populaire, je crois néanmoins qu'il n'est pas nécessaire de les passer sous silence. Il est en effet intéressant de disposer de tels groupes activistes plus ou moins contrôlés : ce sont eux qui font le coup de poing, et ce sont les mêmes qui portent le chapeau des bêtises et autres « éclaboussures » de toute action politique. Je pense qu'il faut avoir par-devant soi une fraction marginale qui ne recrutera que des bagarreurs, se réservant la possibilité d'encadrer sérieusement les meilleurs par la suite, en créant à l'intérieur du Mouvement un esprit de discipline et de responsabilité tel que l'action politique centrale corresponde exactement à la ligne définie par l'Etat-major politique. Le groupe « Occident » me paraît souvent le type même de l'exutoire de violence que réclament certains jeunes gens qu'il serait impossible de discipliner. Voilà mon point de vue. Je ne sais si votre pensée correspond à la mienne.

Claude ABADIE
(Toulouse)



Ancien élève de l'école supérieure de journalisme de Lille et fidèle lecteur d'Europe-Action, je me permets de vous envoyer une information, relatant le racisme des noirs en France : j'ai été leur victime. Vendredi soir le 27 mai

vers 22 heures à Lille, en plein centre, à deux pas de la place du Général-de-Gaulle, j'ai été sauvagement agressé par « un digne représentant de l'Afrique » poursuivant ses études en France. L'homme de couleur m'a attaqué. Son poing était armé d'une bague portant une pointe. Ses manières de « gorille non civilisé » m'ont valu deux dents cassées, la mâchoire ouverte, plusieurs jours d'alitement alors que je dois passer un examen de droit le 1^{er} juin. Les témoins de cette scène ont alerté la police lilloise. La patrouille qui est intervenue n'a procédé qu'à un simple contrôle d'identité de ce noir qui ne cessait de les traiter de « sales blancs ». Après cette ridicule vérification de papiers, le nègre délinquant est reparti tranquillement. Et il a fallu que j'aie moi-même porter plainte au commissariat central pour que l'affaire soit confiée à la justice.

L'opinion publique française a tort de croire que vous exagérez lorsque vous relatez les sévices que font souvent subir les noirs aux blancs. Ces sous-développés croient vraiment posséder tous les droits. Décidément l'actuel gouvernement français leur permet de tout faire : « Violer nos femmes et nous casser la gueule ».

Halte au racisme pratiqué par les nègres à l'égard des blancs !

Claude THIN



LES MYSTERES ESPAGNOLS.

Entre le 31 mai et le 2 juin, raid publicitaire des Mystères sur l'Espagne. Des erreurs ont été commises par le chef de patrouille. D'accord, c'est impardonnable. Mais ces erreurs se sont produites dans un climat général : celui de notre défense nationale par l'aviation chargée de nous protéger en dissuadant l'adversaire.

Il y a des causes plus sérieuses et des responsables en haut lieu...

Comment expliquer :

1. Qu'un ravitailleur se soit baladé sans avoir ravitaillé ceux qui

allaient manquer de carburant ? On n'avait pas prévu ? Comme à Moncornet, en 1940 ?

2. Qu'aucun des pilotes n'ait été détaché — sur ordre ou à sa demande — pour aller voir, *au risque de sa vie* (mais au service des cinq autres, ce qu'il y avait en-dessous comme possibilités d'atterrissage : mer, plage, relief, plafond 0, plafond 500 ou plafond 1.000, avec ou sans trous), et pour rendre compte, par son réseau radio intérieur, en phonie, sans doute ? On a perdu, je pense, le culte de l'initiative pouvant expliquer la désobéissance, mais seulement pour le 18 juin 40.

3. Que cet incident, qui nous couvre de ridicule aux yeux des hidalgos et des fières espagnoles, ne soit pas le seul à remarquer ? Car, en effet, un avion US a survolé Pierrelatte dans l'été 1965, sans que la chasse ait pu l'interdire, puis, le 25 septembre 1965, Messmer soimême, se rendant à Vannes-Meucon, n'a pu y atterrir faute de guidage. (Ce qu'il aurait pu réaliser faute d'installation fixe, avec des moyens mobiles, par exemple ceux sortis des greniers de l'aviation de papa qui, dès 1936, pouvait se poser partout et par tous les temps, dès qu'on avait mis en place une station SIF ou SFR). Alors, il est allé à Lorient-Lann-Bihoué, puis a terminé son voyage en voiture, pour venir voir décoller les avions de l'équipe des meetings nationaux du Général Bodet. Que doivent penser les pilotes d'un tel sinistre ministre ? Que pouvons-nous penser de la défense que nous prépare ce « cascadeur » incapable de se souvenir de l'enseignement des pilotes de la III^e République ? Incapable de protéger Pierrelatte par notre chasse, ou de faire survoler l'Espagne par des chasseurs, sans ridicule ?

Que penser de notre force de frappe avec des avions à ravitailler en cours de route et des ravitailleurs KC qui ne ravitaillent pas ? Ne serait-ce pas une sorte de ligne Maginot avec des ailes, mais qui, encore, ne va pas jusqu'au bout ? Que penser de ceux qui laissent faire les Moncornet 1966 ?

Colonel SASSARD



Nous avons reçu la lettre suivante à propos de l'article d'Erwan La voile en péril paru dans notre dernier numéro. Cette lettre nous a été envoyée par un douanier dont, pour des raisons évidentes, nous tenons à respecter l'anonymat...

« Je m'étonne et beaucoup de mes collègues aussi, que votre mensuel, ainsi d'ailleurs que l'hebdomadaire « Minute », où je suis abonné, dénigrent systématiquement tout le travail des Douaniers. C'est pourquoi, en vous conservant toute ma sympathie, je vais essayer de mettre les choses au point. Votre ami Erwan écrit que, suite à la perte de nos territoires d'Empire et à l'abaissement des barrières douanières, les « Cohortes » (sic) se sont transportées sur nos rivages. Sans mettre en doute l'honnêteté de 98 % des plaisanciers, il y aura toujours quelques brebis galeuses pour se livrer à un trafic clandestin et c'est pourquoi les côtes doivent être gardées. Il faut quand même que je vous signale que l'effectif total des agents du service actif est fixé à 14.599 pour la Métropole et les départements des Antilles. Nous sommes loin d'atteindre ce chiffre, d'ailleurs, par suite du recrutement minimum instauré depuis quelques années. Ensuite, parce que neuf sur dix de nos brigades actives sont à effectifs réduits, malgré la suppression de nombreuses brigades de ligne que vous appelez ironiquement « garde-barrière » et surtout par la création de nombreux bureaux intérieurs (C.R.D.) où les agents n'ont aucun rôle répressif. Ces agents proviennent, en grande partie, des brigades supprimées. Les « Cohortes » en question sont sûrement moins étoffées que celles des Romains et je ne crois pas que l'on y trouve les douaniers au coude à coude le long du front de mer. Deuxièmement, notre ami Erwan parle de luxueuses vedettes dont l'équipage ne saurait pas se servir. Encore une fois, renseignez-vous, car voici quelques années, l'une de nos vedettes hors d'âge se perdait corps et bien en Méditerranée, en se portant au secours de plaisanciers sûrement moins bons marins que nos douaniers, qui proviennent à 95 % de la « Royale ». La Douane comp-

te, depuis ce jour, 13 orphelins de plus. Que Monsieur Erwan demande à consulter le livre annuel des faits de service et actes de dévouement, il constatera que nos gabelous sont très souvent à la mer par gros temps, pour sortir de la « mouscaille » pas mal d'apprentis marins dont la principale qualité est d'avoir un compte chèque suffisamment fourni pour se parer du titre de plaisancier, ceci pour un salaire de 800 F par mois en moyenne. Si les vedettes sont luxueuses, le salaire l'est beaucoup moins et ne doit guère grever le budget de l'Etat. Vous dites aussi

« administration vétuste et non rentable ». Les Douanes rapportent le plus au Trésor, pour le plus bas prix de fonctionnement. Je suis sûr que la Direction générale se fera un plaisir de vous fournir les chiffres exacts afin d'éclairer votre fanal. Une chose encore puisqu'EUROPE-ACTION respecte le courage et le patriotisme. Les Douanes comptent dans leurs rangs plus d'un quart d'Anciens d'Indo et plus de la moitié d'Anciens d'Algérie. Je crois que si vos « plaisanciers » alignaient leurs citations et décorations en face de celles de mes camarades, ils auraient un peu honte de leurs mesquineries. Ceci dit, sachez, mon cher Camarade, que ceci ne m'empêche pas d'être des vôtres et de vous féliciter pour l'action que vous menez en faveur de l'Occident et de notre civilisation ».



« ...Jeune sétifien de 23 ans, il passe deux années en prison, fidèle à l'Algérie française. Il y compose, sur une guitare de sa fabrication (4479 allumettes!), d'admirables chansons :

DELTA — LES MURS DE MA PRISON — KEPI BLANC — ALGER
qu'il vous propose dans son premier disque, réservé à ses amis du **CLUB DU SOUVENIR**.

Aidez-le en souscrivant. Le bulletin ci-dessous est à retourner immédiatement au :

CLUB DU SOUVENIR

19, rue Bergère

PARIS-9^e

Tél. : TAI 75-40

NOM :

ADRESSE :

VEUILLEZ M'ADRESSER, DES PARUTION, LE 15 JUILLET 1966,
..... EXEMPLAIRES à 10 F (DIX FRANCS), DU DISQUE DE JEAN-PAUL LO CICERO, COMPRENANT LES QUATRE CHANSONS PRECITEES. JE VERSE LA SOMME DE + 1,50 F de port, au CLUB DU SOUVENIR, par chèque ou virement postal correspondant au présent bon, au C.C.P. 1779-27 PARIS.

LES FUTURS VAINCUS



LE trentième anniversaire du Front Populaire n'a pas fait recette. Waldeck-Rochet, secrétaire général du Parti Communiste, et François Mitterrand ont parlé devant de nombreuses places vides. La manifestation des syndicats officiels, devant le siège du patronat français, n'eut guère plus de succès. L'ambiance n'y était pas. Calots de papier sur la tête, mines rigolardes : on se serait cru à une kermesse ! En guise de chants de combat, on braille, sur l'air d' « Il était un petit navire » :

Il était un petit ministre
qui n'avait jamais travaillé
Ohé, Ohé, Fompidou,
Pompidou, tu dors sur nos sous !

M. Huvelin, nouveau président du patronat français, n'a pas d'inquiétudes. Pompidou non plus ! Pas plus, d'ailleurs, que l'ancêtre Benoit Frachon, dont les troupes n'ont nullement l'intention de se battre. Dans les luxueux bureaux du C.N.P.F., rue Pierre I^{er} de Serbie, on se souvient qu'en 1936, les mêmes, dans des circonstances pourtant plus difficiles, furent mis en échec.

Il faut dire que Léon Blum, chef du gouvernement du Front Populaire, n'avait pas la tripe d'un Lénine ou d'un Mussolini. Ce charmant intellectuel perdit tous ses moyens devant les responsabilités du pouvoir. Il se promettait pourtant bien de « mettre la légalité bourgeoise en vacances » : mais il attendit un mois, après le succès électoral du Front Populaire, pour prendre la place du gouvernement sortant.

Ce mois ne fut pas perdu pour tout le monde. Le patronnat, qui pensait à l'avenir, utilisa ce sursis pour évacuer hors de France la bagatelle de 4 milliards de francs-or. Les représentants du grand capital n'avaient pas attendu le dernier instant, d'ailleurs, pour prendre leurs précautions.

Dès la fin de 1935, René Mayer, directeur de la banque Rothschild, faisait déjà le voyage à Moscou. Il était suivi, au début de 1936, par une délégation plus consistante : Ernest Mercier, communément surnommé « le roi de l'électricité », Detœuf, Directeur d'Alsthom, Pierre Schweisguth, directeur de la banque Mirabeau. La haute finance préfère s'adresser aux patrons qu'aux exécutants. En échange de leur appui au pacte franco-soviétique, en échange d'une aide apportée à l'économie russe, les envoyés du patronat obtiennent la neutralisation du parti communiste français.

Le grand capital trouve toujours des adversaires compréhensifs, quand les occupations d'usines se généralisent. Lambert Ribot, secrétaire général du tout-puissant « Comité des Forges », rencontre son collègue au Conseil d'Etat, Léon Blum. Indépendamment de ses fonctions de chef du gouvernement du Front Populaire, ce dernier n'est-il pas le talentueux avocat de plusieurs grosses affaires ? (Galeries Lafayette, Monoprix, etc...) Il se montre ouvert aux arguments du « Comité des Forges ». Sous son arbitrage, il réunit les délégués du patronat et ceux de la CGT.

Il en sortira les fameux « accords Matignon ». Contre l'évacuation des usines, la reprise du travail, le patronat accorde le principe des conventions collectives, les congés payés. C'est un gain réel pour les salariés. Mais en un an de Front Populaire, c'est tout de même maigre ! Quand Léon Blum sautera, les caisses seront vides, les prix de gros des produits industriels auront augmenté de 60 %, de nombreuses entreprises familiales auront fermé leurs portes, le pouvoir d'achat des salariés n'aura pas augmenté. A qui cette période aura-t-elle donc profité ?

C'est un économiste socialiste, aujourd'hui directeur de la planification en Pologne, M. Kalecki, qui a fourni la réponse, dans une étude publiée à Londres, peu de temps avant la seconde guerre mondiale, par L'Economic Journal :

« C'est le groupe des gros capitalistes qui a été le premier bénéficiaire de l'ensemble des décisions du Front Populaire. »

Né dans la révolte des travailleurs, l'espoir de justice du Front Populaire fut tué par la soumission des communistes à la politique étrangère de Moscou et par l'incapacité des prétendus « révolutionnaires », verbeux, timorés, cafouilleurs, qui dirigeaient le mouvement socialiste.

Dix ans plus tard, le parti communiste connaissait une nouvelle occasion. De Gaulle était au gouvernement. Thorez était ministre. Un Français sur quatre votait communiste. Les groupes de combat ne demandaient qu'à agir : ils s'étaient fait la main en assassinant cent mille français nationaux. Mais du Kremlin, l'ordre vint de rester l'arme au pied.

Ainsi, à deux reprises en dix ans, le PCF, s'inclinant devant les impératifs de la politique étrangère russe, dédaigna la prise du pouvoir, qui demeure, pourtant, sa justification auprès de ses partisans. Ces derniers manifestent moins d'enthousiasme, moins d'appétit pour la carotte soviétique que dans le passé. Malgré cela, le parti communiste prétend quand même recueillir la succession du gaullisme. Pour quel avenir ? Il est aisé d'en juger, la Russie soviétique étant la vitrine permanente de l'expérience communiste.

Dans le domaine de la liberté politique, les élections législatives qui se sont déroulées le 12 juin pour la désignation des députés au Soviet Suprême sont bien passionnantes, malgré leur peu de fantaisie. 143 917 031 sujets soviétiques ont pris part au vote, soit une proportion de 99,94 % des électeurs inscrits. Ils n'avaient pas le choix : liste unique. Celle-ci a obtenu 99,76 % des suffrages. Nous nous garderons de commenter cette manifestation de démocratie.

Sur le plan du niveau de vie, comparons avec la France, puisqu'il faut partir de la réalité présente, pour parvenir à un mieux-être. L'automobile est un bon élément de comparaison. En France, on compte une voiture particulière pour 6 habitants, en URSS, une pour 235.

Le réseau routier français est, on le sait, bien insuffisant. Nous disposons de 750.000 kms de routes. Mais l'URSS, pour une superficie quarante fois plus vaste, n'en possède que 351.700.

Ayant décidé de développer son industrie automobile, on penserait que l'URSS, ce modèle d'organisation économique, trouverait tout de suite en elle-même les moyens d'un tel développement. Que non pas ! Deux états capitalistes en sont chargés : l'Italie avec Fiat, la France avec Renault-Peugeot.

A côté des communistes, désireux de piper leurs voix sans trop se compromettre, les hommes nouveaux de la Fédération démocrate-socialiste et le « contre-gouvernement » de M. Mitterrand. Ils sortent des greniers de la IV^e. Ils respirent la franchise, la compétence, le dévouement : Guy Mollet, Ludovic Tron, René Billières... Tous populaires en diable : En 1958, on s'en souvient, les masses se pressaient pour les retenir et les défendre !

L'opposition officielle n'est pas seule à vouloir succéder au gaullisme. Les gaullistes s'y préparent également. Déjà, dans le rang, on voit poindre les « durs » qui, demain, partageront l'héritage : Capitant-le-Chinois, Edgar-le-Racketteur, Pompidou-la-misère, Giscard-les-dents-longues.

Pourtant, l'héritage sera lourd à porter. La stabilité monétaire tant vantée n'est obtenue qu'au prix d'une diminution d'investissements qui nous accule à devenir les sous-développés de l'Europe. En 1960, 80 % des investissements étaient réalisés par autofinancement, contre 57 % aujourd'hui.

C'est le prix des dépenses somptuaires que s'accordent De Gaulle et ses affidés. Tout d'abord, une force de frappe inutile. Il suffit maintenant d'une nappe de brouillard pour détruire la fine fleur de notre force d'intervention. Ensuite, l'aide aux sous-développés, qui ne sert qu'à enrichir des intermédiaires et quelques rois nègres, à tirer les amis de la gêne où les a menés un destin peu clément. Ainsi, les fonds de la coopération vont servir à la mise en chantier d'un programme de 350.000 logements en Algérie, dont la direction est confiée à... Pouillon, l'escroc du C.N.L., ami de Joël Le Tac et autres godillots.

Certes, l'information économique est ainsi faite que seuls les spécialistes peuvent l'interpréter. Cependant, il n'est pas besoin d'être économiste, pour constater que, sous De Gaulle, les riches sont devenus plus riches, qu'aux privilèges insolents des uns ne répond pas l'amélioration du sort des autres, des plus déshérités. Il suffit de lire la publicité d'une certaine presse et de comparer avec son bulletin de salaire pour savoir que les clubs de loisirs, les piscines merveilleuses, les luxueuses villas, les cliniques confortables sont réservées à cette minorité. Les autres doivent se contenter du bistrot, de l'immeuble branlant, des hôpitaux surchargés, avec des nègres comme infirmiers.

Aujourd'hui, les conditions de vie ne se jugent plus

au nombre de calories quotidiennes, mais à la qualité des services, qu'il s'agisse de soins médicaux, de l'éducation des enfants ou de l'équipement des loisirs.

Pour couper court à toute révolte, le régime inculque la pleurnicherie humanitaire et l'amour universel à haute dose. Paris-Match, organisant une enquête sur la jeunesse, va droit au fait : « Les jeunes, nous a dit M. Crémieux-Alcan, président de l'Association de la lutte contre la faim, veulent un monde sans rivages, ils se sentent citoyens du monde. » Un peu plus loin, une réponse anonyme, dûment sollicitée, affirme :

« La morale, c'est aimer les autres ! »... Comme le vopo sur le mur de Berlin, le curé progressiste qui transportait les bombes pour les fellouzes, le milicien chinois ou le fic qui matraquait les potaches au dernier monôme du bac.

Assez de marchands d'amour qui vous collent au mur ou au trou si vous ne marchez pas !

Il n'y a pas de fraternité avec ceux qui ne sont pas nos frères. Et pour ceux qui ne savent pas, d'instinct, établir la différence, qu'ils observent le comportement des peuples quand les choses se gâtent. Nous, en France, nous avons une expérience récente en Algérie. A Oran et Bal-El-Oued, des dizaines de milliers d'ouvriers européens avaient été marqués par l'internationalisme communiste. Quand vint le soulèvement, la fausse solidarité prolétarienne fit place à la solidarité ethnique : prolétaires arabes avec les Arabes, prolétaires européens, avec les Européens.

Pour battre Hitler, Staline n'a pas invoqué la solidarité prolétarienne, mais le patriotisme russe.

Celui qui prêche l'amour de l'agresseur — c'est ce que font nos mondialistes — n'est pas un moraliste, mais un complice.

Assez de ces pacifistes amoureux de l'Armée Rouge !

Assez de ces démocrates partisans de la dictature algérienne !

Assez de ces antiracistes qui exaltent la négritude à Dakar et la haine du blanc en Rhodésie !

Assez de ces supercheries, de ces fausses idoles, de ces vieilles bobines, de ces ritournelles, de cette exploitation, de cet avilissement, de ce désespoir de notre peuple !

Ils organisent leurs élections législatives. Tant mieux.

Nous les utiliserons à fond pour faire entendre le réquisitoire du peuple contre ceux qui l'abusent et veulent détruire sa substance.

Nous irons à la bataille en sachant que les hommes du régime, ceux de la IV^e République ou ceux de la V^e, représentant le passé. Ils n'ont fait naître que la déception et le dégoût. Ils n'ont pas de successeurs. Où sont les jeunes gaullistes ? Où sont les jeunes de Guy Mollet ? de Mitterrand ? de Lecanuet ? Quant aux jeunes communistes, il y a belle lurette qu'elles ont troqué la révolution contre le yéyé.

Ces élections législatives seront le premier pas vers la grande relève qui chassera les hommes du régime ; l'étape capitale dans le combat pour le réveil de notre peuple, pour le sortir du désespoir, pour l'amener à prendre en mains son destin.

Dominique VENNÉ



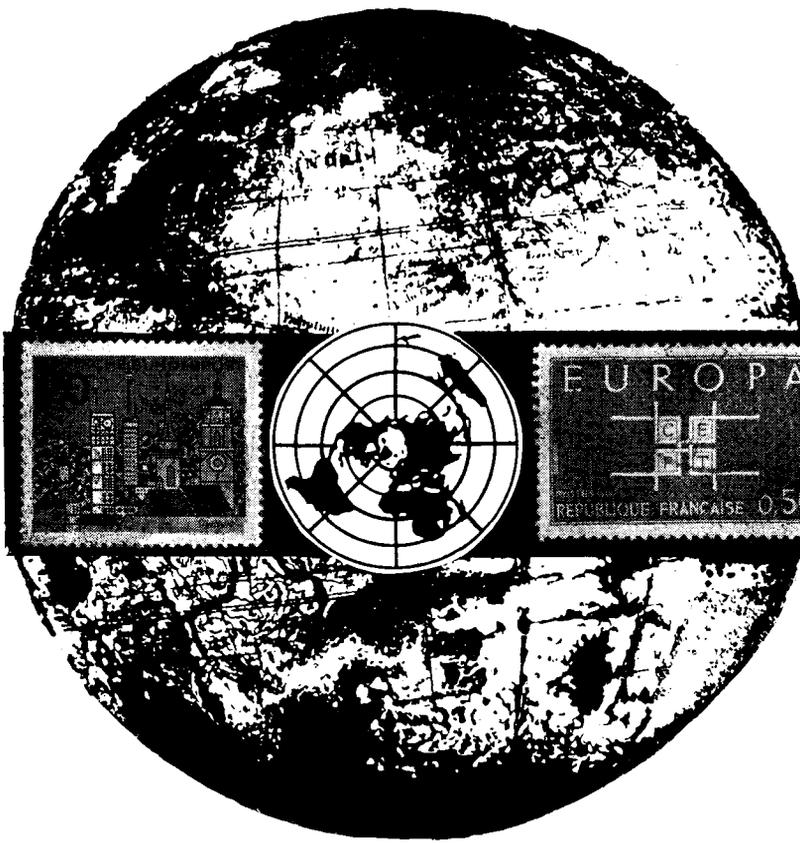
20 JUIN : De Gaulle est à Moscou. Ce n'est pas seulement un événement. Ce voyage-là, De Gaulle en rêve depuis vingt ans. Très exactement depuis Yalta. Le souvenir de la célèbre conférence lui est insupportable. Non qu'il veuille en effacer les conclusions ; il a montré, depuis, combien il y souscrivait. Mais plus simplement par dépit de n'y avoir pas participé. Le gaullisme est ainsi fait de rancœurs mesquines et de vengeances médiocres. De Gaulle ne s'inquiète pas du dépeçage de l'Europe. Il est furieux de n'avoir pas été à la curée.

Depuis 1958, De Gaulle poursuit une chimère : incarner à lui tout seul « une troisième force » indépendante des grands blocs aussi bien que de l'Europe unie, être le « négociateur », l'homme providentiel et universel. En huit ans de pouvoir, il a voulu régler les conflits, se faire une cour du Tiers-Monde, négocier en Asie du Sud-Est, régner en Amérique latine, et faire des nations européennes autant de provinces vassales. Par malchance, le Tiers-Monde se passe de lui, sinon de ses finances, la Communauté est morte, les alliés le combattent, l'Amérique l'ignore, et l'Amérique latine s'inquiète seulement des essais atomiques d'une bombe dérisoire. Reste l'URSS. Dernière chance, dernier espoir.

De Gaulle à Moscou, c'est tout à la fois l'aboutissement d'une politique, l'aveu des principes, et le début d'un nouveau chapitre. L'Algérie est loin. Les remous de la campagne présidentielle s'estompent. Le gaullisme se croit assez fort pour négocier avec le marxisme. Nouvelle époque, nouvelle alliance, la France a le cœur à l'Est.

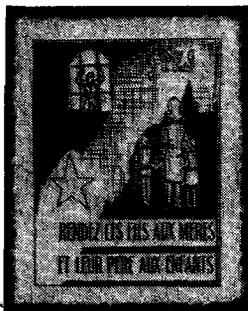
**FABRICE
LAROUCHE**

QUATRE SEMAINES



EN FRANCE ET DANS LE MONDE

En descendant de l'avion qui l'amène à Moscou, De Gaulle n'arrive pas les mains vides, c'est le moins qu'on puisse dire. Désintégration de L'OTAN et de l'Alliance Atlantique, sabotage des organismes européens, reconnaissance de l'Oder-Neisse, en un mot, politique de la France seule, voilà de quoi séduire le Kremlin. Décidément, non, ce n'est pas une visite de politesse.



LE REGIME ET L'ETRANGE AMNISTIE POLITIQUE

A plusieurs reprises, remarquait avec joie M. René Capitant dans *Notre République*, gaullistes et communistes se sont retrouvés seuls les uns avec les autres. C'était l'objectif visé par M. Malraux en fondant l'Association pour la V^e République. M. Malraux peut se réjouir : si les familles en question n'ont pas encore fait table rase des concurrences, leur parenté s'est renforcée. Ainsi, au vote du projet d'« amnistie » auquel le mois dernier, nous faisons déjà allusion.

Soumis à l'Assemblée Nationale, puis au Sénat,

renvoyé devant le Parlement en seconde lecture, le projet s'est heurté résolument à M. Foyer, garde des Sceaux, chargé par l'Elysée de refuser tout amendement au texte gouvernemental. Le vote a donc eu lieu à trois reprises, et chaque fois, communistes et gaullistes y furent symboliquement associés. On se serait cru revenu au beau temps de la CED. Comme prélude au voyage à Moscou, c'était parfait.

Curieuse amnistie s'il en fut, puisqu'elle a cette particularité de ne libérer personne. Au cours d'une conférence de presse, M. La Hargue, président du SPES, a souligné en effet que l'amnistie dite de droit était automatiquement refusée aux détenus encore embastillés, et à la quasi-totalité des condamnés par coutumace. Quant au droit de grâce présidentiel, prévu dans le projet, il n'est pas question non plus qu'en bénéficient « les chefs » de la lutte pour l'Algérie française. L'« Amnistie » tant claronnée se traduit par l'effacement, sur les casiers judiciaires de quelques anciens détenus, des traces de leur condamnation. Au total, le vrai bilan s'énonce ainsi : 103 détenus condamnés sans espoir, 800 non-amnistiés. En revanche, le projet de loi absout les auxiliaires du FLN et les barbouzes d'Algérie.

Toute illusion sur l'indulgence du Régime s'est d'ailleurs envolée avec la réforme des polices, terminée avec la clôture du supplément d'instruction de l'Affaire Ben Barka. Cette réforme prévoit un corps unique remplaçant la Sûreté et la Préfecture, qui portera le beau nom de police d'Etat. Son secrétaire général probable a d'ailleurs fait ses preuves en Algérie : c'est M. Jacques Aubert. Ainsi, le Pou-

voir a-t-il fait d'une pierre deux coups, en instituant une structure policière, sous prétexte de réagir au scandale Ben Barka.

L'alliance officielle des marxistes et du Pouvoir a provoqué quelques remous à gauche. Certains progressistes ont préféré la reconnaissance de bon gré. C'est ainsi qu'aux gaullistes de gauche, est venue s'ajouter une « gauche gaulliste » abritée derrière M. Edgard Pisani, et animée par l'ancien chef du MPC algérois, le comploteur du 13 mai, M. Jacques Dauer. On y retrouve des hommes comme Domenach, de la revue *Esprit*, André Philip dont le fils travaille déjà au cabinet Pompidou, d'Astier de la Vigerie et son *Evenement*, ou Robert Barrat, arrivé à *Paris Match*, via l'aide au FLN et le Manifeste des 121.

Quant à la gauche dite d'opposition, « en cinq mois, a écrit Jean Cau, elle a accouché dans la douleur d'une amusante souris : le contre-gouvernement de M. Mitterrand ». Pauvre contre-gouvernement en effet ! Il aurait été tentant d'y voir un *shadow-cabinet* au mode anglais, amorcé d'un bipartisme Lecanuet-Mitterrand, comme préface possible au bipartisme Giscard-Mendès. Que M. Guy Mollet y ait la plus forte responsabilité, suffit à en juger. Le contre-gouvernement n'ira pas loin.

Les communistes lui ont d'ailleurs dit sa vérité. « Loin de faire avancer les partisans de la démocratie, écrit M. Etienne Fajon, il fera rire ses adversaires ». Jugement qui ne met pas son auteur à l'abri des critiques. « Le PC est en panne permanente de révolution mythique, a encore expliqué Jean Cau. En attendant la société sans classes, il se débrouille comme il peut, pour ne pas expliquer à ses électeurs comment un gouvernement « réactionnaire » impose à la réaction française la plus progressiste des politiques étrangères, et comment le chef de ce gouvernement se prépare à être acclamé à Moscou ».



**DEVANT LE
CHANTAGE
ALGERIEN**

Vis-à-vis de l'Algérie, on serait aussi tenté de dire que l'Elysée fait une politique de gauche. Plus simplement, il fait une politique de lâche puisqu'il a accepté coup sur coup la nationalisation par Boumedienne de onze mines françaises, et la rupture des accords sur l'ASCOOP (association coopérative pétrolière franco-algérienne). Acceptation méritoire dans le premier cas, puisque l'une des mines saisies appartenait à la société Pennaroya, filiale du groupe Rothschild, que M. Pompidou a toutes raisons de ne pas gêner. Mais une fois encore, la raison d'Etat a prévalu, c'est-à-dire que le gouvernement a subodoré dans l'affaire une odeur de soufre américain.

Au moment même où M. Bouteflika retournait dans son pays après avoir copieusement injurié le ministre Broglie, M. Joseph Palmer, sous-secrétaire au Département d'Etat pour les affaires africaines, se trouvait en effet en Alger, dans le cadre

de la campagne d'investissements américains en Afrique du Nord. « Les malfaiteurs reviennent toujours sur le lieu de leurs crimes », commentait M. Paul Dehème, en rapportant le fait. Or, on sait combien les monomanies gaullistes s'alimentent aujourd'hui d'américanophobie. Mis en demeure d'être ferme ou de capituler, De Gaulle a donc capitulé.

La France a cédé une fois encore. Les accords d'Evian sont bien oubliés. La controverse sur les hydrocarbures nous soumet à tous les chantages, et l'impétuosité de M. Bouteflika est mise au compte d'une jeunesse politique que la Coopération devra éclairer, si le Régime Boumedienne n'est pas tombé avant.



**SABOTAGE
D'ELDO :
SABOTAGE
DE L'EUROPE**

La France aurait été mieux inspirée de se préoccuper plutôt de l'offensive américaine dans le domaine spatial, et particulièrement de son rôle dans l'affaire de la fusée ELDO. On sait ce qu'il en est : les pays européens devaient construire en commun une fusée et assurer chacun une quote-part du financement. Le projet se réalisait à petits pas lorsque, début juin, l'Angleterre annonçait son retrait, ce qui équivalait à torpiller le projet. Pourquoi cette décision ? Par manque de possibilités financières d'abord. L'économie britannique est toujours malade. Mais aussi pour des raisons politiques.

Le sabotage d'ELDO, c'est le sabotage de l'Europe unie. Que les Etats-Unis aient fait pression sur Londres, dans cette perspective, n'est pas douteux. Même si, depuis, un compromis est venu satisfaire les parties en cause. M. Harold Wilson est décidément un homme paradoxal et surprenant. Travailleur, il a dû faire face à la grève formidable des gens de mer ; partisan du blocus rhodésien, il a dû son ravitaillement en carburant à des « pétroliers-pirates » ; homme de gauche, il n'hésite pas à s'en prendre à l'Europe sur ordre de la Maison-Blanche. C'est le socialisme nouvelle manière.



**L'AVENTURE
SPATIALE**

Pendant ce temps, les Etats-Unis poursuivent leur course à l'espace. Dès leur premier essai, ils sont arrivés à envoyer sur la Lune l'engin « Surveyor », à le faire se poser en douceur, retransmettre aussitôt les images télévisées du sol lunaire.

Il serait mal venu d'ignorer cet exploit. La technique est le propre de l'Occident. Ses conquêtes illustrent les vertus occidentales avant le prestige de Washington. La révolte sans nuances contre la machine, et non contre ces débordements, est un trait commun des partisans du retour à la négritude, des farfelus du type Godard et des réactionnaires d'ancien régime. La réussite de « Surveyor », c'est la preuve que l'Occident, attaqué de toutes parts, n'a pas encore perdu le sens du progrès du dynamisme et de l'aventure. Lucien Rebatet avait raison d'écrire : « C'est là sa grandeur et celle de l'homme blanc, conquérant et pionnier par nature, qui ne peut pas renoncer à son œuvre parce que d'autres populations sont plongées dans des famines pitoyables, mais aux causes imbéciles ».

L'aventure spatiale va bien au-delà d'une concurrence orgueilleuse et coûteuse pour un résultat seulement spectaculaire. Les esprits chagrins qui la voient ainsi, oublient l'importance formidable qu'elle revêt pour la recherche industrielle, l'étude stratégique, l'emploi de l'énergie dont M. Arthur C. Clarke, président de la Société Britannique d'Astronautique, a rappelé l'importance. La conquête de l'espace est un champ tout neuf pour les ambitions humaines. C'est la colonisation du siècle à venir. Elle suscitera, espérons-le, moins d'équivoques et de controverses que la précédente.



**LE TIERS-MONDE
ENTRE LE
SOCIALISME
ET L'ANARCHIE**

Etrange preuve de l'existence de mondes différents sur cette planète : au moment que les Etats-Unis annonçaient le succès de « Surveyor », à Kinshasa ex-Léopoldville, le nouveau régime congolais mettait à mort quatre de ses opposants dans des conditions aussi primitives que scandaleuses.

Meneurs d'un « complot de la Pentecôte », vraisemblablement à demi-provoqué, MM. Kimba, Anany, Bamba et Mahamba, ont été pendus sur ordre du général Mobutu, après une grotesque parodie de jugement. Cela s'est passé sur la grand-place de Kinshasa, devant 200.000 personnes en délire. Sans doute, devant l'opinion internationale, la nouvelle tyrannie militaire congolaise a-t-elle droit à tous les égards. La tuerie de Kinshasa prouve pourtant que la « politique moderne » peut aussi contenir tous les excès de la sauvagerie.

Le monde occidental accélère le siècle, impatient d'assumer sa progression. Et pourtant la Préhistoire est toujours là. Présente à Kinshasa où les foules, accablées par cinq années de troubles et de massacres, attendent de nouvelles victimes. Présentes dans tout le continent sub-saharien où il n'est pas de mois où émeutes tribales, rivalités chroniques

et coups d'Etat ne viennent illustrer l'instabilité chronique des sous-développés.

Il est remarquable qu'aux lendemains de la décolonisation d'après-guerre, les indépendances acquises par le Tiers-Monde n'ont débouché que momentanément sur des régimes de type purement socialistes. Il y avait encore là une rigueur ou une ascèse dont les Etats fraîchement émancipés n'étaient pas capables ! Vingt ans plus tard, ils sont toujours à rechercher leur formule propre, entre le despotisme des fantoches et la dictature militaire.

En RAU, l'opposition au Colonel Nasser atteint les sphères officielles. A Cuba, la situation se dégrade chaque jour, le cas du commandant Rolando Cubela ayant à cet égard vertu de symbole : jugé voici pour tentative de meurtre contre Fidel Castro, Cubela avait en 1965 vu sa candidature à la présidence de la FEU (Union des Etudiants de Cuba) personnellement appuyée par le dictateur de la Havane. Le monde et les temps changent...

Au Yémen, au Nigéria, au Soudan, en Malaisie, à Aden, troubles également, et crises nouvelles. Quant au colonel Boumedienne, un an après le coup d'Etat où il renversa Ben Bella, la situation ne s'annonce pas meilleure pour lui. Dès le mois de mars, les revendications algériennes auprès de Paris, traduisaient le gaspillage des précédents budgets de coopération dans une « socialisation » douteuse et sans issue. En avril, Boumedienne devait se rendre d'urgence dans l'ouest du pays pour mettre en demeure les militaires de choisir « entre le socialisme et l'anarchie ». Un mois plus tard, un nouveau mouvement d'opposition, l'« organisation clandestine de la Révolution Algérienne » (OCRA), à plate-forme polyforme et progressiste, venait s'ajouter aux précédents. Puis, c'était l'échec répété des expériences d'autogestion, l'emprisonnement de dizaines de détenus à El-Harrach, la reprise du conflit avec les syndicats. Boumedienne n'a pu répondre qu'en dénonçant « le pluralisme des tendances », « l'indifférence des cadres du parti et de l'Etat », et en annonçant la création de camps de travail au Sahara pour enrayer une corruption désormais endémique...

Les jours de Boumedienne seraient comptés. Qui lui succédera ? Ferhat Abbas et son conseil des notables, la tendance socialiste d'Oumeziane, l'éternel comploteur Bouteflika ?

**LE JEU
DU KREMLIN
DANS LE
CONFLIT
JUDEO-ARABE**



Les Russes n'ignorent rien des difficultés auxquelles se heurte Nasser. Pourtant, Kossyguine s'est rendu au Caire. Il a même repris exactement la politique reprochée à Khrouchtchev : la coopération russo-égyptienne comme base d'offensive diplomatique au Moyen-Orient.

L'URSS, quoique sans illusions, a besoin de l'Égypte nassérienne, et Nasser a besoin de la protection soviétique. Mais le jeu du Kremlin n'est pas facile. Toujours à cause de la question israélienne. D'un côté, les Russes doivent tenir compte de l'influence chinoise auprès des « durs » de l'Armée de Libération Palestinienne. S'ils ne veulent pas se laisser distancer par la surenchère de Pékin, ils sont obligés de participer un tant soit peu au concert. D'où leur froideur pour Tel-Aviv, remarquée le mois passé. Mais d'un autre côté, ils ne peuvent pas non plus, ignorer les liens que l'État hébreu commence d'établir avec le bloc de l'Est. C'est ainsi que, fin mai, le quotidien communiste israélien *Kol Ha'am* annonçait la reconnaissance par M. Guen, ministres des Affaires Étrangères, de la frontière Oder-Neisse, auprès de l'ambassade de Pologne. Ce qui, entre parenthèses, était une fameuse claque pour l'Allemagne de l'Ouest qui, quelques jours plus tôt, avait accordé à Israël l'aide financière massive réclamée au cours des pourparlers économiques germano-israéliens.

Tout cela finira peut-être par une médiation soviétique au conflit judéo-arabe. C'est de moins ce que craignent les extrémistes des deux bords. Mais chacun sait que les pays arabes sont bien incapables d'entreprendre quoi que ce soit contre Tel-Aviv. Le conflit en est au point que personne n'osant faire le premier pas, la parole est à un négociateur. Il aurait pu s'agir de Bourguiba. Mais, depuis, la Tunisie a accueilli les exilés de l'opposition à Nasser. L'URSS reste donc la mieux placée pour intervenir « dans l'esprit de Tachkent », c'est-à-dire selon la formule qui a mis fin au contentieux indo-pakistanaï.

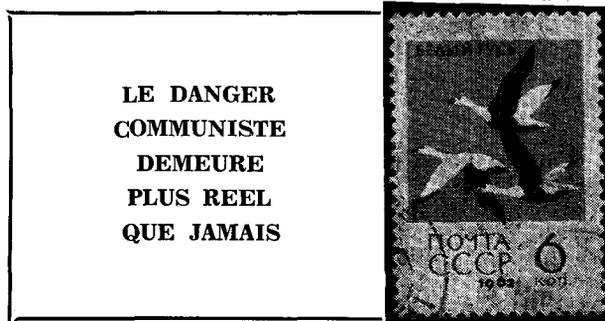


REVOLUTION EN CHINE ?

En Chine, la révolution permanente a pris la forme, ces temps derniers, d'une vaste campagne d'épuration contre le groupe anti-parti. Dès février, le conflit avec l'armée, puis diverses informations parues dans la presse pékinoise, avaient déjà attiré l'attention sur l'existence de factions insuffisamment acquises « à la pensée socialiste du chef Mao ». Cette fois-ci, la chose est officielle : la chasse aux intellectuels réfractaires est ouverte.

Cela a commencé par la mise en accusation de l'écrivain Kuo-Mo-Jo, contraint à une autocritique comme seuls les Chinois savent en faire. Puis ont suivi les destitutions d'un nombre important de fonctionnaires, d'universitaires, de journalistes ou d'écrivains dont la plume n'avait pas encore acquis la sclérose mentale ou la vélocité dialectique requises en Chine communiste. Tous les noms n'ayant pas été donnés, l'épuration a certainement été plus large que ce que la presse occidentale en a dit. On connaît cependant les principales victimes : Lu-Ping, président de l'Université de Pékin, et surtout Peng-Chen, maire de Pékin, numéro neuf dans la Hiérarchie du parti.

Cette épuration a quelque chose d'étonnant, car elle ne se greffe pas sur une crise politique d'envergure. En fait, tout se passe comme si le parti chinois voulait préparer la succession de Mao-Tsé-Toung, en éliminant les contestataires incertains. Mais Mao est toujours en vie ! Ce n'est pas certain, disent quelques observateurs. Agé aujourd'hui de 72 ans, le président du PC n'est pas apparu en public, a remarqué *Newsweek*, depuis la réception d'une délégation militaire cambodgienne, en novembre 1965.



LE DANGER COMMUNISTE DEMEURE PLUS REEL QUE JAMAIS

Toutes ces crises intérieures n'empêchent pas le danger communiste de rester bien réel. On voudrait n'avoir pas à traiter du sujet tous les mois, et surtout n'en pas faire l'obsession de l'« appel au loup » d'un nouveau compère Guilleri. Mais l'actualité récente met en lumière, il faut bien le dire, une inquiétante conjonction.

Il y a d'abord la participation des communistes au gouvernement finlandais, mis en place le 27 mai. Fait d'importance, puisque c'est la première fois depuis 1948, que des communistes participent à la direction d'un pays d'Europe occidentale. En Finlande, quoique stagnant depuis quatre ans, le PC a fortement progressé depuis la Libération. Il avait 398.618 adhérents en 1945. Il en a maintenant 502.812 (507.124 en 1962). Et déjà la nouvelle équipe d'Helsinki, dirigée par le social démocrate Rafael Paasio, projette la création d'une zone dénucléarisée en Europe du Nord, c'est-à-dire la réalisation d'un vieux projet de l'Union soviétique.

Dans le même temps les conversations « germano-allemandes » se poursuivent, entre SPD et SED. La cause de l'Occident y étant représentée par MM. Willy Brandt, ancien membre (en 1933) du parti socialiste ouvrier de tendance trotskyste, et Herbert Wehner, ancien secrétaire du Polit-bureau au PC allemand (en 1932), on peut être sceptique et même inquiet sur leur issue.

Si l'on ajoute à cela les avantages électoraux que le PC italien ne manquera pas de tirer de la réception de M. Gromyko au Vatican, si l'on rappelle enfin les conséquences possibles du voyage gaulliste à Moscou, alors il est bien vrai que le communisme en Europe progresse effectivement. Les Soviets proclament la « coexistence pacifique ». Pourquoi ne pas les croire ? La guerre des armes est inutile, quand l'adversaire cède de lui-même à des pressions qu'il croit inévitables, quand la bourgeoisie occidentale se prépare de bon cœur à l'Apocalypse marxiste. Dans ces conditions, la guerre idéologique suffit.

Fabrice LAROCHE



CE JOUR-LA

JUILLET 1962

ORAN

BRULE-T-IL ?

Souvenirs d'une Pied-noir



PREMIER juillet. Depuis deux jours, aucun avion n'a quitté l'aéroport de La Sénia emportant des civils à son bord. Ce qui donne aux Français d'Algérie l'impression d'un abandon volontaire de la part de la France, abandon qui est ressenti d'une manière beaucoup plus dramatique par les musulmans partisans de l'Algérie française, que seul le suicide peut sauver du massacre.

Le 1^{er} juillet, date officielle de l'indépendance, est attendu avec anxiété. Il donne lieu à des réjouissances populaires qui rassurent les Français d'Algérie, puisqu'on ne signale pas d'incidents tragiques. Seules, les vexations de tous ordres marquent la prise de possession, par les musulmans, de cette terre où tout reflète encore notre civilisation, notre présence, et, coïncidence symbolique, même la manière de scander l'Algérie « ya ya », par trois brèves et deux longues, vieille nostalgie de nos manifestations.

La vie reprend normalement sous ce climat de rêve, qui semble augurer la joie de vivre et le bonheur. Les Français d'Algérie commencent à croire qu'il sera possible, pour les deux communautés, séparées par le fossé de haine creusé par les événements, de vivre ensemble.

Ce 5 juillet 1962, la ville résonne encore de cette joie malsaine qui, depuis le 1^{er}, quartier par quartier, envahit la ville européenne. Le soleil est haut dans le ciel. Les Français quittent la ville pour aller se baigner sur les plages d'Oranie,

d'autres se risquent aux terrasses des cafés et se retrouvent dans les restaurants pour jouir de cette solidarité que seule la guerre est capable de faire naître et d'assurer d'une manière profonde.

13 h. Des rafales d'armes automatiques crépitent. Pendant une fraction de seconde, certains croient percevoir des bruits que l'on ne peut oublier pour les avoir trop entendus ; mais il faut se rendre à l'évidence, on tue... La puissance du tir augmente : elle n'exprime plus une ambiance de kermesse, mais elle marque le début d'événements très graves.

« Le massacre des Français d'Algérie ». « L'Armée française ne réagit pas ». Le 6 juillet, après s'être terré toute la nuit, et en rassemblant ce que chacun a vu et entendu, on peut se rendre compte de l'ampleur des événements :

— La mère d'un ami est étran-glée avenue Loubet. Le directeur de la Grande Poste est enlevé. De jeunes musulmans se livrent à une partie de ballon avec la tête d'un Français. Une jeune fille est violée, puis égorgée devant sa mère, impuissante, qui en meurt d'émotion.

— Les terrasses des cafés sont mitraillées : les consommateurs sont figés sur place, la dernière anisette à la main. Des rafales de mitraillettes, tirées à bout portant dans plusieurs restaurants de la ville, interrompent à jamais le déjeuner de certains clients.

— Il en est même qui sont conduits à l'hôpital et vidés de leur

sang par un médecin français que j'ai connu enfant.

Beaucoup sont tués, d'autres mutilés. Aujourd'hui, certains espèrent encore revoir leurs enfants ou leurs parents disparus le 5 juillet : seul, cet espoir les maintient en vie.

Mais pourquoi ces massacres le 5 juillet, et non le 1^{er}, jour J de l'indépendance ?

Plusieurs hypothèses peuvent être avancées : vengeance, racisme, haine du pauvre pour le riche. Mais une autre explication semble plus vraisemblable. Elle a d'ailleurs des antécédents dans l'Histoire, et, hélas ! — dans notre Histoire. On peut penser, en effet, que, comme à la Libération, qui a vu les résistants de la dernière heure donner des gages aux vainqueurs, l'indépendance — et tout particulièrement à Oran — où le terrorisme musulman n'avait pas été actif, autant qu'en Alger, a vu les combattants de l'ultime seconde se dédouaner, vis-à-vis des vainqueurs, mal assurés, encore, de leur victoire, plus octroyée qu'acquise, donc plus féroces à l'égard des tièdes. La cruauté particulière des actes tient à la mentalité d'un peuple mal dégagé du primitivisme et de la lutte contre l'infidèle. Ce peuple, en tout état de cause, démontrait son absence de maturité, ainsi que le feront d'autres, accédant à une indépendance dont ils ne savent que faire.

MONIQUE



Quatre ans plus tard

A FOURMIES, petite localité du Nord, où le hasard de la vie m'a fait échouer, venant d'Oran, on commémore chaque année le drame du 1^{er} mai 1891 : ce jour-là, neuf ouvriers qui manifestaient en faveur du droit de grève tombaient sous les balles d'un peloton de cavalerie dont le jeune sous-lieutenant s'était affolé : fusillade tragique, où tombaient les artisans d'une lutte engagée pour un monde socialement meilleur, humainement plus équilibré, plus équitable.

Je ne me révolte pas, fort au contraire, contre les cérémonies qui, chaque année, ravivent ici ce macabre souvenir. La troupe des innocents qui tombent pour une juste cause doit être honorée comme il convient, et les cadets doivent conserver, vivace, l'image des sacrifices anciens : leur exemple est source de vie créatrice.

Ce qui me révolte, par contre, c'est l'absence de toute évocation d'autres fusillades, récentes celles-là, celles de la rue d'Isly, le 26 mars 1962. Ce qui me révolte, c'est le lourd silence que l'on fait peser sur l'ombre des milliers de cadavres qui jonchèrent les itinéraires suivis par l'A.L.N. lors de l'occupation, sans combat, des villes d'Algérie, en particulier d'Oran.

Y aurait-il donc plusieurs façon de tirer, de mourir, de se souvenir ? Je pense, quant à moi, que l'homme d'aujourd'hui a atteint un niveau suffisant sur le plan de l'esprit, de la pensée, de la hauteur d'âme, pour être capable de dominer ses propres idées, ses convictions ou ses réactions personnelles, et pour savoir s'incliner lorsqu'il convient, devant ceux qui ont souffert dans leur chair. Dans tous les camps, les plaies, les cris, les larmes sont les mêmes, elles ont le même sens.

Quatre ans...

Quatre ans déjà...

En application des « accords » d'Evian, le barrage marocain, que jamais une seule section fellagha n'avait jamais pu franchir, était livré et ouvert par nos propres unités. Par ces brèches s'engouffrait une « armée populaire », qui

n'avait jamais combattu, entièrement équipée de neuf, armée jusqu'aux dents par les pays de l'Est, avec, depuis de longs mois, l'accord tacite de Paris pour la traversée des eaux françaises de Méditerranée entre Yougoslavie et Maroc. Nous savons...

Cette A.L.N. défilait de par l'Algérie, sous les yeux étonnés d'une armée française parquée derrière ses barbelés, et sous le regard complice et amusé des polices dites parallèles, qui assistaient enfin au triomphe de la lutte qu'elles avaient menée impitoyablement contre les derniers mûles de la présence française. Le cordon des treillis neufs, coiffés du casque tchèque, et la cohorte des armes automatiques d'Allemagne de l'Est, bandes largement déployées, s'apprêtait à entrer dans Oran, sous la protection des automitrailleuses soviétiques, prêtes à ouvrir le feu sur un ennemi imaginaire, parfaitement inexistant, et pour cause ! Oran, déserte en son cœur même, ne comptait plus que 10.000 Européens sur les 200.000 qui la peuplaient, et qui venaient de s'enfuir en quelques semaines.

Mais 10.000, c'est trop, c'est encore trop... Il faut chasser l'homme, le chasser à tout prix. Soudain, une rafale déchire le silence brûlant de juillet, bientôt suivie de coups de feu dont la cadence croît de minute en minute. C'est l'étincelle. Après sept années de guerre, de crimes, de collectes de fonds, de pillages, de tortures, de délations, d'attentats collectifs, il faut que l'Oranie scelle encore de son sang la journée historique de sa « libération ». Comme l'orage qui déchire, comme la mousson qui éclate, l'A.L.N. se déchaîne en une chasse éperdue à l'Européen : tuer pour tuer, c'est la devise des fellaghas depuis le début de la rébellion. Cette victoire que l'on vient de leur offrir sur un plateau d'or, ils vont donc la fêter selon leurs traditions de haine et de sang. Tout Européen surpris sur un trottoir ou au carrefour est abattu sans sommations : c'est la tuerie. On tire partout : à Eck-

muhl, à la Cité Petit, à Gambetta, Place Foch, Place des Victoires. On arrose toutes les façades, les vitrines, les fenêtres entr'ouvertes, les terrasses où sèche le linge abandonné. Trois cents morts et disparus vont payer cette rançon, dans l'indifférence et sans la moindre intervention des autorités... lointaines, ni des forces de l'ordre, muettes.

Voici quelques mois, je recevais la lettre suivante :

« Monsieur, Dans votre livre « Journal d'une Agonie », vous dites à la page 150 que vous connaissiez des officiers qui surveillaient un camp de prisonniers européens sur la route de Mostaganem. Je vous en supplie, Monsieur, tâchez de joindre quelques-uns de ces officiers, pour savoir ce qu'est devenu Henri Prudhomme, commis principal de l'hydraulique à Mostaganem. Il a été enlevé sur la route d'Oran, le 4 juillet 1962, avec son collègue, et leur voiture de service, une 403 n° 50780. Il a été, au dire d'un arabe, gardé dans un camp, mais qu'est-il devenu ? »

Quatre ans...

Il n'y a que quatre ans...

Depuis, bien d'autres morts sont venus s'ajouter aux victimes de ce carnage. La littérature officielle vient de faire grand cas des quatre pendus de la Pentecôte à Léopolville. Qui a parlé, qui rappelle, qui racontera les harkis pendus par centaines aux branches des orangers et des figuiers de la Mitidja ? Ils avaient obéi... obéi à qui ? Qui les avait engagés, instruits, commandés ? Et qu'en pensent-ils aujourd'hui ? Mais peut-être ne pensent-ils plus... ?

A défaut, qu'ils se souviennent au moins et qu'ils honorent le sacrifice des fidèles, plutôt que d'admirer la suffisance des faibles.

Quant à nous, la règle officielle de l'oubli calculé et du dédain hautain ne parviendra à nous imposer ni la honte du reniement, ni la lâcheté de l'ingratitude.

Nous nous souvenons.

Quatre ans...

Bernard MOINET



PAROLES POUR LES JEUNES



DÉODAT
PUY-MONTBRUN
ÉVOQUE
LE CONGRÈS DU
MOUVEMENT
NATIONALISTE
DU PROGRÈS

DOMINIQUE VENNER m'avait prié d'assister au Congrès Constitutif du Mouvement Nationaliste du Progrès. J'ai regretté de ne pouvoir m'y rendre. Je ne savais pas encore qui était invité à ce rassemblement ni pour quelles raisons. Je ne ferai pas l'injure à ses organisateurs d'avoir vu là possibilité d'engager certains à leur suite.

A mon sens, ils souhaitaient la présence de quelques-uns, non pas tellement pour ce qu'ils étaient, mais pour ce qu'ils représentaient par rapport aux conjonctures politiques du moment et au système actuel.

Je me suis interrogé sur ce que figurait justement, pour moi — officier de l'ancienne armée française — la valeur d'une lutte politique.



Dans le sens politique même (celui que l'on accordait aux fameux partis des années 1930) j'ai évolué et l'âge et les malheurs m'ont montré les choses telles qu'elles sont et les hommes aussi.

A 15 ans, à 17 ans, à 20 ans, on ne peut pas ne pas être entier, catégorique, définitif dans ses jugements. L'adolescent sans passion deviendra plus tard un bovidé satisfait de se voir seulement promettre un gros pâturage, dût-il être fertilisé par les os de ses frères. Nous le savons maintenant. Or, à l'aube de ma vie d'homme, j'étais assez brutal dans mes choix. Depuis, j'ai eu le temps de mûrir ma pensée et de vivre...

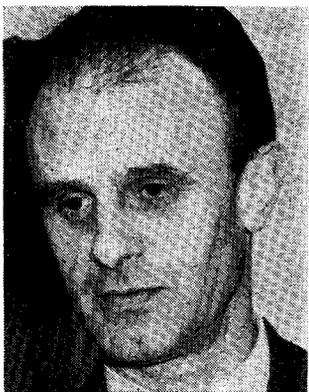
Actuellement, je me méfie des absolus. Je souhaite étudier tout ce qui se présente, sans rejeter à priori d'un bloc, ou mépriser, et

sans tout accepter et admirer en dehors d'examen. La pensée politique a des nuances.

Cette attitude peut paraître tiède à un jeune. Elle pourrait paraître tiède, s'il ne m'était pas possible de l'inviter à regarder derrière moi et à considérer que ma vie n'a pas été tiède, mais brûlante.

Aussi bien pencherais-je pour la masse des jeunes qui est passionnée, et je préfère un adolescent anarchiste ou extrémiste d'un autre bord, à une larve sans ressort. Il n'est que d'éclairer ces volontés, et de canaliser ce potentiel.

Pendant plus de vingt ans, j'ai vu passer des générations de jeunes et je sais que notre jeunesse n'est pas perdue. Il y a beaucoup dans la jeunesse et nous pouvons tout en espérer



DEODAT PUY-MONTBRUN
 Ex-Officier supérieur
 de l'ancienne armée française
 Campagne de France 1940
 Parachuté en mission en
 France occupée
 Campagnes au Moyen-Orient
 Indochine et Malaisie
 Séjours en Afrique Noire
 et au Sahara
 Campagne d'Algérie
 Ancien Commandant
 d'un groupe d'Hélicoptères
 Moniteur parachutiste
 Pilote d'avion et d'hélicoptère
 2.000 heures de vol
 opérationnel
 200 heures d'opération de nuit
 Commandeur de la Légion
 d'Honneur
 19 Citations
 Trois blessures
 Auteur du livre
 « LES CHEMINS
 SANS CROIX »
 (Presses de la Cité).



Un Mouvement s'établissant sur une jeunesse enthousiaste et saine aurait des chances d'atteindre ses buts.

Mais j'ai trop vu d'hommes engagés dans une entreprise perdre rapidement les raisons de leur action, les objectifs fixés, et fouler les valeurs dont ils se réclamaient pour ne pas être devenu méfiant...

Ma pensée serait négative, si elle inhibait tout acte. Or, elle représente seulement un frein, une modération. Et la preuve peut en être trouvée dans ma réponse à l'initiative de Dominique Venner.

Questionné, il y aurait lâcheté à fuir et à refuser une opinion.

Irai-je m'engager dans la politique ou non? Je ne sais. Ce sera concours de circonstances. Ce serait sans doute le moyen de continuer le combat. J'avoue avoir nourri un temps le secret désir de tout abandonner, de vivre uniquement pour voir mes frères prisonniers enfin libres et la mémoire des sacrifiés pieusement conservée.

Pour les habitants d'un hexagone peau de chagrin, transformés en moutons bêlants, je ne me sens nullement porté à produire un effort. Nous en avons trop fait et la terrible parole de Kipling nous a trop concernés :

« Assumez le fardeau de l'homme blanc

*Et récoltez sa vieille récompense :
 Le blâme de ceux qui valent moins
 que vous,*

La haine de ceux que vous préservez » (1).

D'ailleurs, les événements m'ont rapproché de ma petite patrie. Cette petite Patrie qui est ma Patrie. J'ai pesé la valeur des frontières artificielles... et je l'ai trouvée légère...

Ce qui compte, c'est l'homme lui-même. Et le groupe auquel il est lié.

De ces petits groupes, nous pourrions bâtir une Europe, nouvelle grande Nation, mais ceci est une autre histoire.



(1) N° 41 d'E.-A. du 1^{er} mai.

Dominique Venner et son équipe veulent lutter pour l'Europe, me semble-t-il, à partir des petites Patries. Ils font confiance en l'homme blanc et veulent sauver son patrimoine. Ils montrent du courage et un désir d'action. Par quoi je les estime. Il est toujours bien de vouloir et de risquer. Et il est héroïque, en certains systèmes d'être tenants du droit d'opposition, sans lequel, écrivait Diderot, les sujets ressembleraient à un troupeau.

A l'heure où le moindre écart de langage est tenu comme un crime de lèse — majesté, à l'heure où la liberté d'information — la vraie, la seule sans laquelle les autres ne sont rien — est pratiquement inexistante, orientée qu'elle est par la force et par l'argent — à l'heure où la politique nous conduisant montre une contradiction totale entre les buts avoués et les buts recherchés, il est héroïque de se dresser et d'en appeler au peuple.



Européen, bien décidé à vivre l'Europe, je regrette (peut-être avec un peu de conformisme, pourtant les mots comptent pour les foules) je regrette le vocable Nationaliste du « Mouvement Nationaliste du Progrès ». Il donne dans le réactionnaire, il est vieillot...

Le Nationalisme a eu du bon et il a du bon. Malheureusement, il y a eu déviation. Il s'est transformé en chauvinisme, niant ainsi sa propre valeur. Il est devenu rétrograde. Il est utilisé par un homme et une faction, pour nous éloigner des vérités. Invraisemblance au demeurant : est-on nationaliste lorsque l'on abandonne une partie de la nation? Est-on nationaliste lorsque l'on brade ses richesses et son sol?

Car une nation a été créée peu à peu par la réunion, de gré ou de force — reconnaissons-le (je suis Languedocien), de groupes ethniques, de petites patries, de terres plus ou moins éloignées. Une Nation est l'héritage de ceux qui nous ont précédés, peuples et princes, empires et républiques. Elle est « Nation » en « l'état où nous la trouvons ». Toute amputation est

crime contre l'esprit national. Entérinée par un référendum abusant l'électeur, une amputation de notre territoire pourrait avoir sonné le glas de la désagrégation. Elle a été acceptée par des hommes directement menacés et concernés en puissance. Provençaux-Niçois, Savoyards, Français de la Réunion et de la Martinique, Alsaciens, Corses, Languedociens, Flamands, Basques, Lorrains, Catalans, et j'en passe, savez-vous quand et quel jour et pourquoi votre petite Patrie sera mise à l'encan? Malheur si quelqu'un la réclame et si tel est le bon plaisir du Prince.

Devant ce danger, force nous est de regarder vers la jeune Patrie avec ses cimetières et ses berceaux et de lui réserver notre amour et notre peine et à partir de là, voir

l'Europe Nation souhaitable, nécessaire, vitale pour l'avenir de la collectivité blanche, de la civilisation de l'Occident et la survie de notre monde.

C'est donc à un mouvement d'abord européen qu'iraient mes suffrages, avec toutes les alliances permettant d'unir dans un même but les volontés libres de la Nation Française.

Sur le plan social, ils iront à ceux qui respecteront la dignité humaine, le droit des hommes, les valeurs fondamentales des sociétés créées pour le besoin commun, à ceux qui ménageront des conditions décentes de vie, ou, au moins, dans un premier temps supportables, aux travailleurs de tous les échelons. A ceux qui acceptent de reconnaître le travail comme moyen

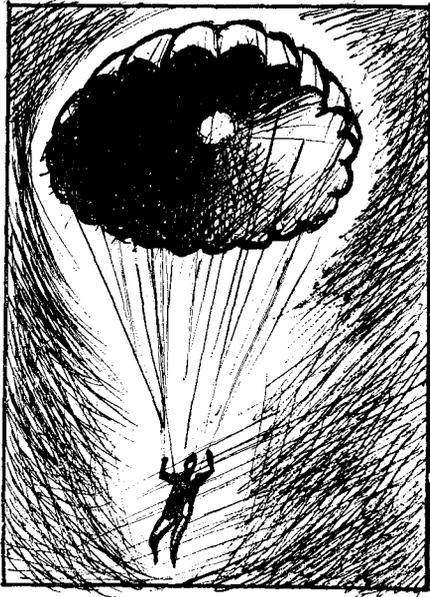
d'accéder au capital par le produit de ce capital, et par son enrichissement pour lequel il est mobilisé. A ceux dont le but ne sera pas de profiter, mais de partager, à ceux qui ne veulent pas écraser l'âme sous la technique, et diriger l'esprit vers leur propre dogme.

La griffe du doute et le cynisme pourraient aujourd'hui étreindre mon cœur. Je les refuse. J'espère toujours, comme à 17 ans, que les hommes d'Etat, ou ceux faisant métier de politique, penseront aux autres hommes et à leur bonheur, au lieu d'être les gras profiteurs de leur sang et de leur sueur, ou d'en faire le jouet de leurs rancunes personnelles.

Déodat PUY-MONTBRUN 



**JEAN
MABIRE**



SUR DEUX MORTS



En ces derniers jours de juin, depuis déjà plusieurs semaines, ils nous ont quittés. Mais dans ce numéro de vacances, je ne peux vraiment rien écrire sans leur dire adieu. Ce n'est pas que nous eussions été très liés. Mais je ne puis garder le silence sur ces deux hommes, tant leur vie me paraît exemplaire. Les survivants ont toujours besoin de demander aux morts de leur apprendre à vivre.

D'autres trouveront sans doute insolite et sacrilège de rapprocher les noms de Louis de Saint-Pierre et de Gil Delamare. Mais nous, dans notre cercle d'amis dont les mains forment si souvent la chaîne des joies et des peines, nous savons mettre sur le même plan l'historien et le cascadeur, parce qu'ils furent tous deux des « aventuriers », dans le sens plein et noble du terme.

Noble, c'est le mot qui convient. Louis de Grosourdy de Saint-Pierre et Gilbert de La Mare de la Ville-naire de Chenevarin furent des aristocrates dans toute l'acceptation du terme. Ils furent, à leur place, « les meilleurs ».

**Ce qui ne meurt pas, c'est
la gloire des morts.**

HAVAMAL

Louis de Saint-Pierre était officier de carrière. Cavalier, par surcroît. Si je ne me trompe, sa haute taille l'avait désigné pour les cuirassiers. Quand vint la guerre, la Grande, celle de 14-18, il y fut naturellement brave et il fallut quatre blessures pour l'arracher au front. Un de mes amis m'a raconté que, grièvement atteint, le jeune officier était condamné au repos absolu, allongé sur une planche. Mais il n'était pas commode d'immobiliser un tel homme et faute de pouvoir se battre le sabre au poing, il se prit de passion pour ses tumultueuses ancêtres. Des images de navigations, de batailles, de conquêtes, l'enjèraient et, franchissant les siècles, il vécut désormais dans la familiarité des Vikings dont il découvrit la vie quotidienne et dangereuse à travers les récits des Sagas islandaises.

Louis de Saint-Pierre entreprit alors de rétablir quelques vérités historiques et décida de tirer au clair l'histoire de cet homme que

les Français nommèrent Rollon et qui était Ganger Rolf, Rolf le Marcheur, premier duc de Normandie. Le marquis de Saint-Pierre ne faisait rien à moitié et son régionalisme lucide le conduisit tout droit à une conception fort nationaliste de sa Province. Il ne faisait pas mystère de sa passion pour la Normandie normande...

« On jouit bien de soi-même dans le danger. » Jouir de soi-même, c'est-à-dire se réaliser au maximum, tel est le rêve de toute âme nordique... Tout sport est volupté — volupté d'autant plus grande qu'elle est mêlée de périls et prometteuse de gloire... La lutte est une joie et le danger une mesure de l'homme.

LOUIS DE SAINT-PIERRE

Il n'est pas d'histoire sans controverse et j'ai vu pour la première fois Louis de Saint-Pierre à une réunion de société savante à la Sorbonne en 1949. Il s'opposait vigoureusement à son ami Adigard des Gautries. Ce dernier tenait Rolf et ses compagnons pour des Danois. Lui avait la certitude qu'ils étaient Norvégiens. Le débat, mené au tableau noir, fut éblouissant et je me souviens des grandes flèches à la craie de couleur qui zébraient la mer du Nord... L'un faisait descendre les Vikings le long des côtes, du Jutland au Cotentin; l'autre leur faisait accomplir la « grande boucle » par l'Ecosse et l'Irlande. On vécut dans une ivresse de voiles gonflées par l'ouragan.

Ce sont là des souvenirs bien personnels, mais je n'oublierai jamais ce que fut le marquis de Saint-Pierre pour la petite équipe de la revue « Viking ». En 1954 notamment. Se tenait alors à Paris une exposition d'art primitif scandinave. Il avait accepté de nous y servir de guide. Il fallait le voir, devant les vitrines, mimer un combat. On les vit, l'enjèraient et, franchissant les siècles, il vécut désormais dans une main et la large épée dans l'autre. Il faisait mime d'esquiver les coups puis se fendait brusquement, avec des « han » de bucheron. On sentait qu'il avait une furieuse envie

de s'emparer d'une hache d'armes, vieille de quelque mille ans et qui attendait un guerrier de sa trempe.

J'ai vu Louis de Saint-Pierre pour la dernière fois à une réunion de Jean-Louis Tixier-Vignancour à la Mutualité. J'avais remarqué sur l'estrade sa haute silhouette, un peu guerrière, avec le crâne net comme un casque, l'éclat des lunettes, les moustaches claires au milieu d'un visage taillé à grands coups de burin, d'une étrange ressemblance avec celui de l'écrivain norvégien Knut Hamsun. C'était en pleine campagne présidentielle. Malgré l'âge et la fatigue, il était là, présent, avec son fils Michel, le romancier.

Louis de Saint-Pierre avait l'habitude de payer de sa personne. Quand il faisait de l'archéologie en Irlande, dans des îles perdues à l'Ouest de notre Monde, il allait de crique en crique à l'aviron, et, pour débarquer, dans l'eau jusqu'à la taille, il portait dans ses bras son épouse jusqu'au rivage. Madame de Saint-Pierre, arrière-petite-fille du Maréchal Soult, avait dans ses veines toute l'énergie de la Grande Armée.

Louis de Saint-Pierre est mort sans achever son dernier livre. Il avait en chantier une gigantesque histoire des Vikings qui va désormais nous manquer comme nous manquera cet homme qui mérita vraiment le titre de « grand Seigneur ».

Je ne suis pas angoissé, inquiet, tourmenté, comme tout le monde l'est peu ou prou. Je suis beaucoup plus serein... Pour moi, la vie se passe à chaque seconde. A chaque minute. Je veux vivre chaque instant dans ma peau, fort, enthousiaste, combattif, imaginer les choses, les accomplir... Un but ? Vivre.

Gil DELAMARE

Gil Delamare est mort quelques jours plus tard et si je rapproche ces deux noms, ce n'est pas seulement parce que je les ai un peu connus, mais parce qu'ils illustrent, l'un et l'autre, cette volonté si rare en notre siècle de « vivre dangereusement ».

L'officier, quatre fois blessé sur le champ de bataille, avait consacré son existence à évoquer les faits d'armes qu'il ne pouvait plus

vivre. Le cascadeur professionnel a eu la chance de réaliser, jusqu'à sa dernière seconde, ce rêve que nous portons tous en nous et que tant de médiocrités et de paresse refoulent. Il a fait du risque plus que sa passion : son métier.

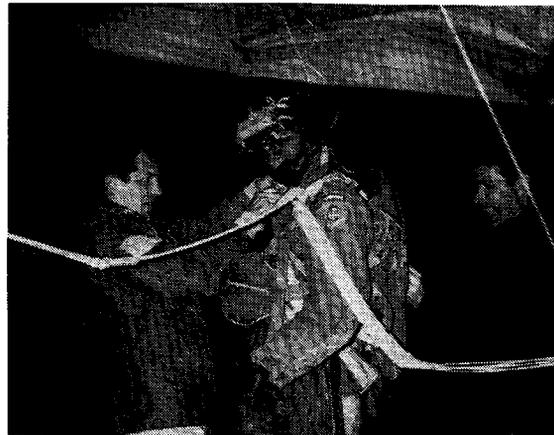
Il faudrait d'ailleurs dissiper ici cette légende qui fait de la profession de cascadeur une sorte de confrérie pour maniaques du suicide. Si ces hommes cherchaient la mort, ils ne survivraient pas une seule journée. S'ils y laissent leur peau, c'est un accident. Ils ne refusent pas cette forme de lutte qu'est la vie ; ils poussent au contraire cette lutte jusqu'au paroxysme. C'est le grand jeu où il faut, pour tout gagner, risquer de tout perdre.

Gil Delamare était venu au parachutisme en 1955 seulement. Mais cette découverte devint vite une passion. Lorsqu'il était sur un terrain, il sautait quatre ou cinq fois par jour. Il battit plusieurs records avant de traverser la Manche en parachute.

J'avais rencontré Gil Delamare à Sainte-Mère-Eglise, lors du tournage du film « Le jour le plus long ». Le producteur Darryl Zanuck mâchonnait sans cesse un immense cigare, en calculant l'argent qu'il perdait quand le vent retardait le largage des parachutistes. On avait demandé à Gil et à son équipe de faire des miracles. Le plus dur était sans doute de reconstituer, pour les besoins du cinéma, le parachutage de la nuit du 5 au 6 juin 1944, quand les Américains furent largués tant bien que mal (et plutôt mal que bien) pour se retrouver dans les marais ou sur toits. Sainte-Mère-Eglise, c'est une petite place entourée de maisons. Un terre-plein avec quelques marches, des rangées de tilleuls, pas mal de cailloux et, ces nuits-là, des centaines de curieux et de figurants.

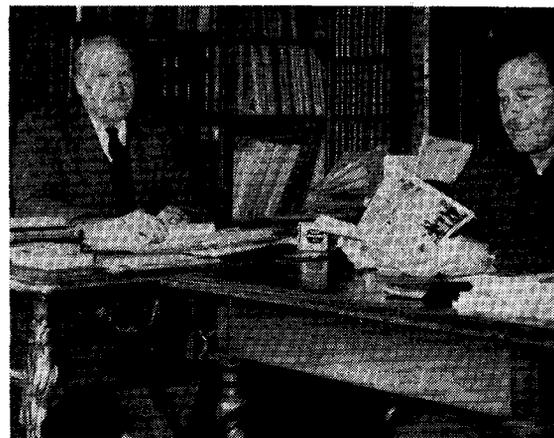
Autant de fois que cela fut nécessaire, Gil recommença à sauter. Presque toujours les parachutistes se retrouvaient dans des branches, dans des poulaillers, sur des ardoises... Mais, avec la passion du travail bien fait, du dangereux et passionnant travail, Gil remontait dans l'hélicoptère et sautait à nouveau sur le village : on avait allumé des incendies qui renvoyaient vers le ciel de grosses bouffées d'air chaud où venaient mourir les voitures des pépins.

Les journaux ont rapporté ce que fut la vie de Gil Delamare et ses « cascades » dont la dernière fut mortelle. Le public ne s'est pas trompé sur le sens de cette existence dont chaque instant fut une protestation contre la vie qui nous est imposée. Il fut un homme de grand vent, d'audace, de générosité.



GIL DELAMARE
(à gauche)

Avec un de ses cascadeurs lors du tournage du film *Le Jour le plus long*



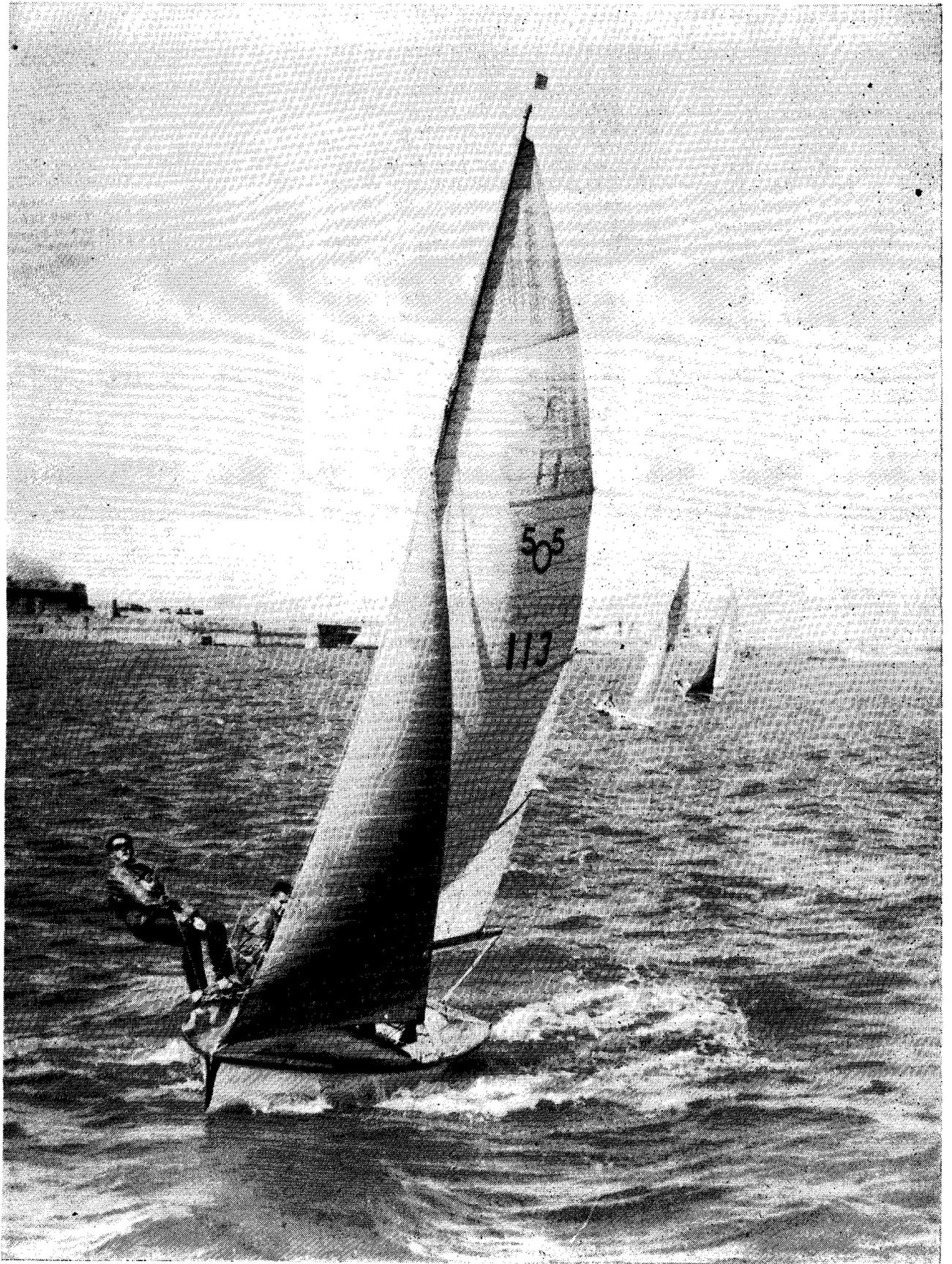
LOUIS DE SAINT-PIERRE
(à gauche)

Avec son fils Michel, le romancier des *Aristocrates* et des *Nouveaux prêtres*

Gil Delamare a vécu en plein ciel comme ces aventuriers de haute mer dont Louis de Saint-Pierre nous a raconté les périples et les combats. Et c'est pourquoi ces deux hommes, disparus avant la nuit claire des premières heures de l'été, sont de ceux qui ne sauraient mourir. Leur vie fut une flamme. Elle ne s'éteindra pas.

Jean MABIRE





ENQUETE



CIVILISATION des loisirs. L'expression fait fortune. S'agit-il d'un mythe ? Est-ce la réalité d'aujourd'hui ou de demain ? Certes, avec la croissance sans limite de la production, avec la possibilité de rechercher la qualité et la diversité des biens, avec la réduction du temps de travail enfin, la société néo-industrielle ouvre toutes les perspectives. Elle peut réaliser l'épanouissement maximum des individus et porter la communauté à un sommet, si la notion de qualité l'emporte. On peut aboutir à l'effondrement dans l'oisiveté et la jouissance, si la quantité domine seule. C'est un problème de choix, d'orientation de la vie sociale. C'est donc, au sens propre, un problème politique.

QU'EST-CE QUE LE LOISIR ?

Si le loisir est vieux comme notre civilisation, il constitue une notion assez ambiguë qu'il faut cerner. Il est tout d'abord certain que cette futilité alarmante, selon Valéry, ne se confond pas avec le repos et encore moins avec l'oisiveté mère... de certaines sociétés sous-développées.

Le loisir est action : on dit occuper et même organiser ses loisirs; certains loisirs requièrent un réel effort physique (sport) ou une forte concentration intellectuelle (jeu d'échecs), d'autres conduisent même à rechercher le danger (« conquête de l'inu-



La Civilisation des Loisirs est-elle pour Demain ?

SPECIAL-VACANCES

tile »). Cependant le loisir n'est pas assimilable à la culture et dans nos sociétés conditionnées, il est souvent une fuite devant celle-ci.

En fait le loisir ne peut se définir que **par opposition** aux autres activités de l'homme civilisé, qu'il s'agisse du travail professionnel, des tâches domestiques ou même des obligations familiales ou sociales.

Proudhon nous fournit la réponse : le loisir est « **le temps des compositions libres** », de moins en moins libres de nos jours, faudrait-il ajouter, pour tenir compte à la fois de l'emprise grandissante des « plaisirs » imposés par la publicité et les pénuries concernant certains équipements.

Divertissements, épanouissement de la personnalité, voire création, voilà, au vrai, ce qui est contenu dans le mot loisir.

Timidement le loisir en vint, avant la guerre, à être reconnu officiellement. L'éphémère **Ministère des Loisirs** du Front Populaire laissa des résidus : le Commissariat de la Jeunesse et des Sports, et le Commissariat au Tourisme.

En 1950, un poste « **Loisir et culture** » était intégré dans le budget minimum par la Commission Supérieure des Conventions Collectives. On le retrouve dans l'indice des **179 articles** dont il prend 5,9% sous l'appellation de « Distractions et divers ». Il faut y ajouter une grande partie du poste « Sports » qui a une valeur de 6,2%. Ces deux rubriques furent reprises dans l'indice plus récent des **259 articles** dont elles représentent 14,6%, soit une légère augmentation par rapport à l'indice du « minimum vital » où elles ne figurent que pour 12,1%.



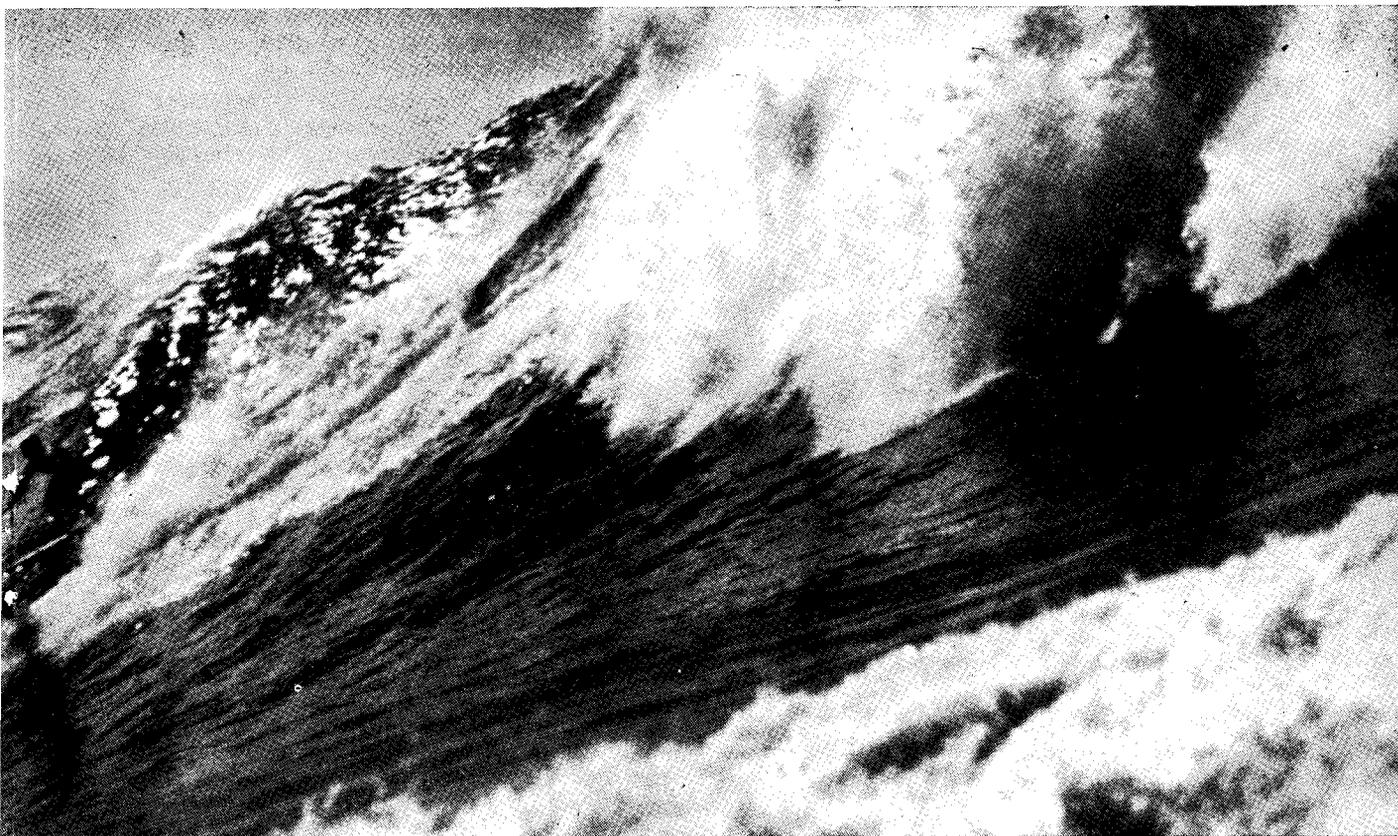
Ainsi, les loisirs ne sont actuellement considérés que sous l'angle économique. Avant de devenir, une civilisation, le loisir représente un **marché profitable**, avant d'être un instrument de progrès, il est l'objet de tous les commerces.

LA PERSPECTIVE DES « 50.000 HEURES ».

Actuellement, la durée moyenne de la vie laborieuse est, en France, d'environ **110.000 heures**, soit 50 années de travail, comportant 48 semaines de 46 heures. Avec une durée moyenne de vie de 70 ans, le Français de 1966 dispose, grosso modo, de 615.000 heures. Après déduction du temps absorbé par les contraintes physiologiques — repas et sommeil : environ 10 heures par jour, soit 225.000 heures — et du temps de travail, il lui reste **250.000 heures** pour ses activités personnelles et ses loisirs.

Une correction importante doit être faite en ce qui concerne le citadin et particulièrement celui qui habite la mégapole parisienne : le développement anarchique des villes et la crise du logement l'obligent à « consommer » une fraction non négligeable de son temps libre dans le **transport**, de son domicile à son lieu de travail : souvent 2 à 3 heures par jour à Paris, soit 10 à 15 % du temps disponible.

Il faut tenir compte également de la condition particulièrement pénible de la femme chargée de famille, qui est contrainte de travailler, par suite de l'insuffisance du salaire de l'homme. La mère de famille doit consacrer l'essentiel de son temps libre



et même prendre sur son repos, pour vaquer aux soins du ménage et des enfants; la mère de famille de trois enfants ferait, ainsi, 80 heures de travail supplémentaire par semaine.

Le progrès scientifique et technique ouvre la perspective de la semaine de 30 heures de travail. On peut également admettre comme hypothèse plausible le doublement de la durée des vacances. Au cours d'une vie active qui pourrait être ramenée à 35-40 ans, l'homme occidental ne travaillerait plus que **50.000 heures environ**. C'est à partir de ce seuil, en tout cas, que les sociétés évoluées entreraient véritablement dans la civilisation des loisirs : le temps libre, à peu près 320.000 heures, dépasserait le temps de labeur ou serait consacré à satisfaire les impératifs physiologiques.

A niveau de vie équivalent, il faudrait doubler au moins la productivité pour obtenir ce résultat; 25 à 30 ans, selon les taux atteints jusqu'à présent, seraient nécessaires pour y parvenir. Mais est-il concevable que, ce faisant, les sociétés industrielles renoncent à l'élévation du niveau de vie? Certainement pas, et il faut admettre que soient combinés les deux objectifs : **consommation accrue et augmentation du temps libre**.

En escomptant une prolongation de la durée de la vie humaine aux alentours de 80 ans en moyenne, il est vraisemblable d'estimer que **l'homme occidental ne pourrait commencer à vivre la civilisation des loisirs que vers 2050 seulement**. Les petits enfants de la génération actuelle connaîtront cette ère nou-

velle, décisive pour notre évolution. Sera-t-elle un nouveau miracle grec ou le régime définitif de la barbarie? Nous qui vivons maintenant avons la responsabilité de préparer cet avenir.

QUELS LOISIRS POUR LES FRANÇAIS ?

En tout cas la consommation de loisirs des Français augmente rapidement. D'après le Centre de Recherches et de Documentation sur la Consommation (CREDOC) les taux d'accroissement annuels moyens les plus importants pour la période 1950-1962 ont été de 50% pour la télévision, 23,3% pour les disques et bandes magnétiques, 16% pour les appareils de photo et les caméras, 15,5% pour les électrophones et tourne-disques, 13 % pour les articles de camping et de sport, 13% pour les achats d'automobiles; mais l'augmentation n'a été que de 7,4% pour les livres, 4,2% pour les revues et journaux, cependant que les dépenses de cinéma baissaient de 0,9 % par an, et celles consacrées aux autres spectacles de 1,5%.

En faisant divers recoupements, on peut estimer qu'environ **1/5 du revenu national** est consacré en France à des dépenses de loisirs, contre plus d'un tiers aux Etats-Unis.

Bien sûr, cette consommation des loisirs est fort inégalement répartie et **le gagne-loisir n'a pas remplacé le gagne-pain pour tout le monde** : les vaincus de l'industrialisation, c'est-à-dire les paysans, les vaincus de l'urbanisation, c'est-à-dire les salariés du bas de l'échelle, ne peuvent s'offrir que fort peu de loi-



sirs payants. C'est dans le domaine des loisirs que les disparités de consommation les plus fortes existent entre les différentes catégories sociales.

BEAUCOUP DE LOISIRS, MAIS PEU DE VACANCES.

Contrairement à l'apparence que donne la cohue du mois d'août, la plupart des Français ne partent pas en vacances. D'après la dernière enquête de l'I.N.S.E.E. portant sur 1965, 56% de la population n'a pas quitté son domicile pendant les vacances. Dans toutes les enquêtes, ceux qui ne partent pas invoquent le plus souvent le manque de moyens financiers.

Parmi les Français qui peuvent prendre des vacances, 42% sont hébergés par des parents ou des amis (cela est particulièrement vrai pour les ouvriers qui ne profitent d'ailleurs de leurs congés payés que dans la proportion de 4 sur 10, 17% louent une maison, 12% font du camping, 10% vont dans leur résidence secondaire et seulement 8% vont à l'hôtel.) Les perspectives futures ne sont guère brillantes : en 1970, 25 millions de Français ne partiraient toujours pas en vacances.

L'insuffisance des mesures prises pour favoriser l'étalement des vacances — en 1965, la concentration des départs en août a été aussi forte qu'en 1961 — est grandement responsable du maintien de la situation aberrante bien connue, selon laquelle tous les « vacanciers » se précipitent en même temps sur des routes devenues particulièrement meurtrières vers des lieux de séjours saturés. Que serait-ce si tous nos compatriotes avaient les moyens d'acheter une « place au soleil » ?

Cependant l'urbanisation à outrance accroît sans cesse le besoin d'évasion. Déjà, en 1961, on notait les taux de départ suivants :

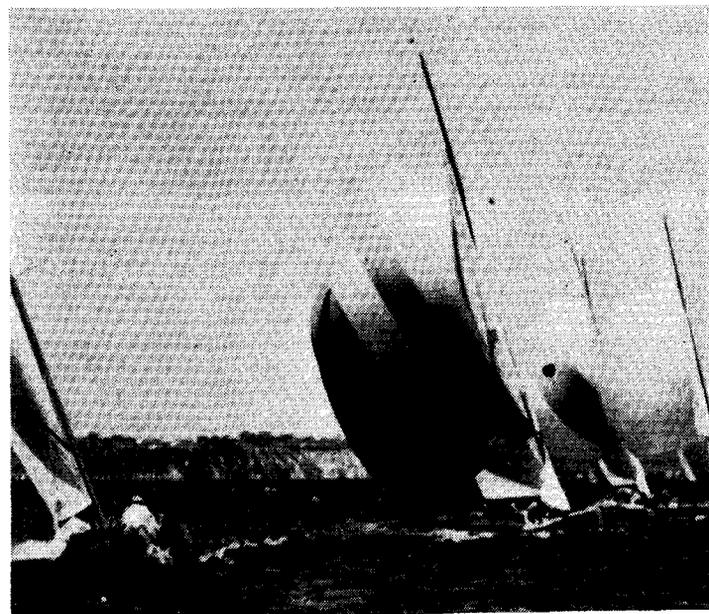
	habitants de maisons individuelles	habitants d'immeubles collectifs
Région parisienne	55,7 %	77,5 %
Communes rurales	13,7 %	37,4 %

L'importance prise en quelques années par des organismes dont le Club Méditerranée est l'exemple le plus typique, montre que le calcul est profitable : l'entassement dans les H.L.M. des « communes dortoirs » pousse les salariés aux ressources modestes vers l'exutoire à bon marché des camps de vacances collectifs. Il suffit, comme la banque Rothschild, de faire à la fois des placements immobiliers et de financer le Club Méditerranée : vendre en même temps l'enfer et le paradis, il fallait y penser...

Il y a aussi ce que la police appelle « l'expérience des plages » : depuis quelques années la Sûreté Nationale offre, dans certaines stations balnéaires, des loisirs gratuits aux adolescents « préoccupants », « perturbés »... et aux autres. Ces opérations qui portent noms comme « les pieds dans l'eau » ou « vacances-sourire » bénéficient du concours inédit de C.R.S. dont le portrait charmant est tracé dans la publication périodique de M. Papon : « Mêlé directement à la vie des jeunes, nous avons voulu que ce policier animateur offre en permanence l'image d'un adulte idéal, enrobé du prestige que lui valent sa présence physique, sa fonction, sa technique et son autorité ».

L'AIR PUR . UNE NECESSITE VITALE.

Le nombre de campeurs a doublé depuis cinq ans. Il dépasse actuellement les 7 millions et il pourrait atteindre 9 à 10 millions en 1970. Ce phénomène, en apparence extraordinaire à une époque où tout plaide en faveur d'un confort douillet, s'explique aisément



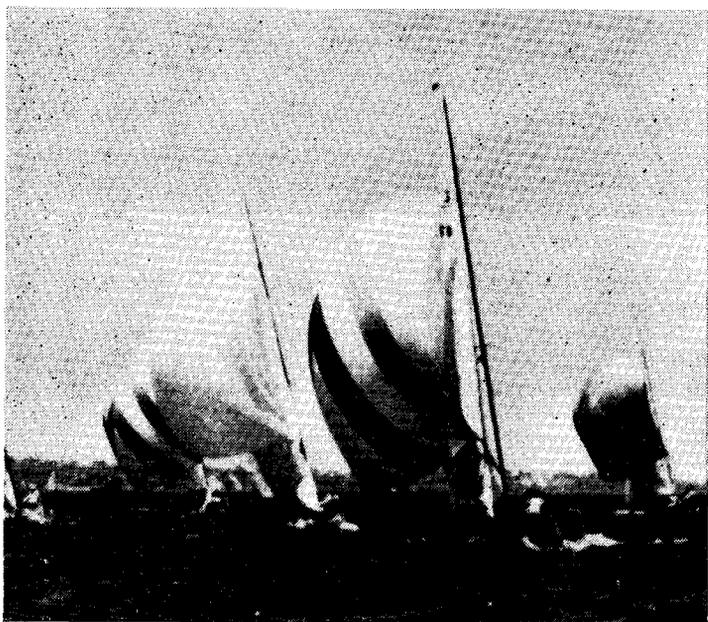
par la vie malsaine et harassante que les citadins sont obligés de mener. Un besoin biologique de respirer et de garder le contact avec la nature, un besoin psychologique d'indépendance, les poussent sous la tente.

Le camping est essentiellement **populaire** : 66,6 % des campeurs sont des ouvriers, des employés ou des cadres moyens. Le camping est **familial** : 75 % des campeurs ont des enfants. Le camping est **relativement économique** : près du quart des campeurs déclarent faire du camping par souci de dépenser moins ; de fait, en 1965, le chiffre des nuitées de camping et de caraving dépasse celui de l'hôtellerie.

Face au développement du camping, l'effort public est **dérisoire**. Les terrains sont surpeuplés, et, en 1964, il n'en n'existait que 3.300 aménagés. Le V Plan ne prévoit que l'aménagement de 1.000 terrains d'ici à 1970, alors qu'il en faudrait 4.000. L'aide financière (subventions aux municipalités ou aux organismes de tourisme social) ne représente au maximum que 15 % du coût des installations...

La ruée des citadins vers les **résidences secondaires** a le même caractère d'opération survie que le camping. La possession de telles résidences n'est plus un luxe et elle augmente rapidement : 447.000 en 1954, plus d'un million en 1965, près de 3 millions prévues en 1985.

Le rôle fonctionnel des résidences secondaires a été mis en évidence par une enquête de l'I.F.O.P. qui a montré que 60 % d'entre elles étaient des maisons de week-end (c'est le cas pour 600.000 Parisiens qui chaque semaine se déplacent vers 200.000 maisons). C'est une manière pour les citadins de fuir la résidence primaire forcée, malsaine et souvent exiguë. Il faut aussi noter le souci d'échapper à l'uniformité en marquant une demeure de son goût propre et bien sûr le besoin ancestral d'une **maison individuelle** (les Français désirent une telle maison dans la proportion de 75 %), malgré les « bâtisseurs » cherchant à imposer ces grands ensembles stéréotypés qui en viennent à enlaidir toutes nos villes.



Vacances et recherche hebdomadaire d'un coin de verdure se traduisent par les migrations motorisées que l'on sait sur un réseau routier inadapté : **14.500 Français (1) y ont laissé la vie en 1965**. Ces loisirs qui tuent procurent à l'Etat des ressources énormes (taxes sur l'essence, vignette, droits de péage) dont la majeure partie est l'objet d'un véritable détournement. Et les Français qu'on a su persuader qu'il ne valait pas la peine de mourir pour Alger, continuent à se tuer allègrement sur les routes...

Une fois la part faite de la mode — et on peut à cet égard parler de véritable démocratisation du snobisme pour des sports comme le tennis, l'équitation, voire le nautisme — on constate aussi en France une augmentation spectaculaire du nombre des **véritables sportifs**, surtout parmi les jeunes. Entre 1958 et 1964, le nombre des licenciés officiellement recensés a progressé de 1.100.000. Athlétisme, basket-ball, football et surtout judo et ski, sont parmi les sports qui ont connu la progression la plus forte. Ce phénomène est d'autant plus remarquable que le pays dispose de moyens insuffisants au point de vue équipement : là encore se fait sentir la carence du régime.

L'AHURISSEMENT TELEVISIONNAIRE.

Avec un certain retard sur les autres pays industriels, les Français se sont mis à la télévision : en 1954, on dénombrait 150.000 postes ; aujourd'hui, un foyer sur deux possède la télévision et celle-ci con-

(1) Il faut majorer le chiffre officiel des tués de 18 % pour tenir compte des décès survenus au-delà de trois jours après les accidents.



d'autre idéal. Actifs par nature, ils y déploient beaucoup d'énergie, sans y trouver au fond plus de bonheur.

A quoi cherchent-ils donc à échapper ? D'abord, au travail le plus souvent parcellaire et sans intérêt de la société industrielle : **l'argent que l'on gagne sans joie sert à acheter du plaisir.**

A cela s'ajoutent depuis quelques années les conditions de vie de plus en plus pénibles dans les villes : il faut absolument s'évader pour « tenir le coup ». Pouvoir s'offrir certains loisirs signifie aussi accéder à un « standing » supérieur et, à travers l'embourgeoisement des travailleurs, une **autre forme de lutte des classes** apparaît : beaucoup doivent travailler dur, économiser toute l'année ou grêver leurs revenus futurs par le crédit pour s'offrir ces superflus qu'on leur présente comme nécessaires.

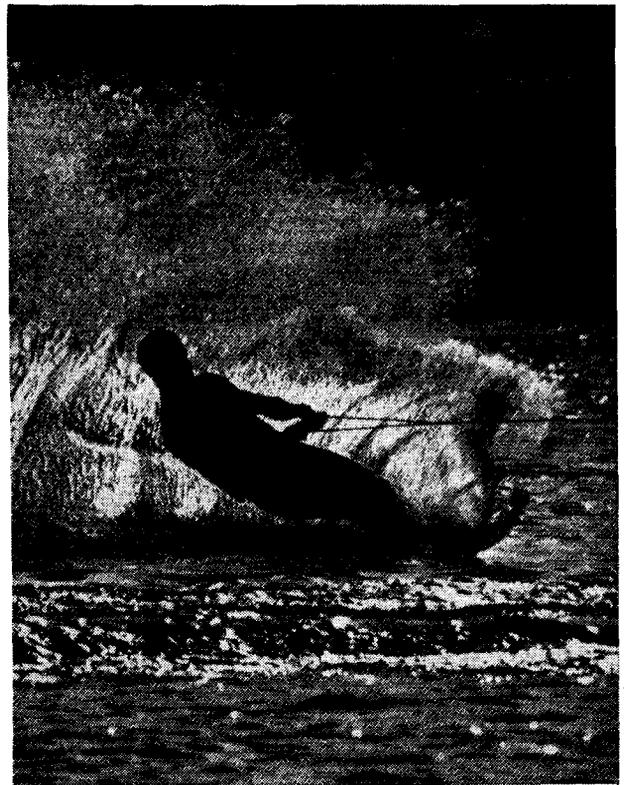
currence directement la plupart des autres loisirs, spécialement le cinéma, le théâtre et la lecture.

Moyen de détente essentiellement passif pour ses propriétaires qui y consacrent 16 heures par semaine en moyenne, la télévision est activement utilisée par le pouvoir pour glorifier les pompes et les œuvres de la V^e République et accessoirement pour célébrer la négritude et le sous-développement. Les émissions de qualité y sont rarissimes et passent en général aux heures de moindre écoute. La télévision française est l'un des principaux canaux de diffusion du yéyé et de l'esprit de décadence.

Les marchands d'idoles ont un autre moyen puissant à leur disposition : le **disque**. L'exploitation mercantile de la jeunesse trouve là l'un de ses plus importants débouchés. Sevrés d'idéal et faute de héros véritables, beaucoup de jeunes s'enthousiasment en musique pour les « messages » en général très conformistes de tel ou tel cabot de leur âge. Phénomène plus grave, la chanson est devenue un procédé de diffusion de la **propagande marxiste** ou anti-blanche.

LE LOISIR D'ÊTRE CIVILISÉS.

Subissant des sollicitations de toutes sortes, les Français comme les autres Occidentaux se jettent dans l'amusement et la jouissance qui deviennent les seuls buts possibles, car le régime ne propose pas



La hiérarchie naturelle des besoins est du même coup perdue de vue.

Ils ne pensent plus qu'ils devraient d'abord avoir le loisir d'être logés décentement, d'habiter des villes où l'on puisse respirer et circuler, de disposer d'espaces verts près de chez eux, de travailler à une distance raisonnable de leur domicile, de prendre la route sans risquer la mort et de pouvoir se reposer, tout simplement, sans avoir la main à leur portefeuille.

En un mot, ils oublient qu'ils devraient avoir avant tout le loisir d'être civilisés.

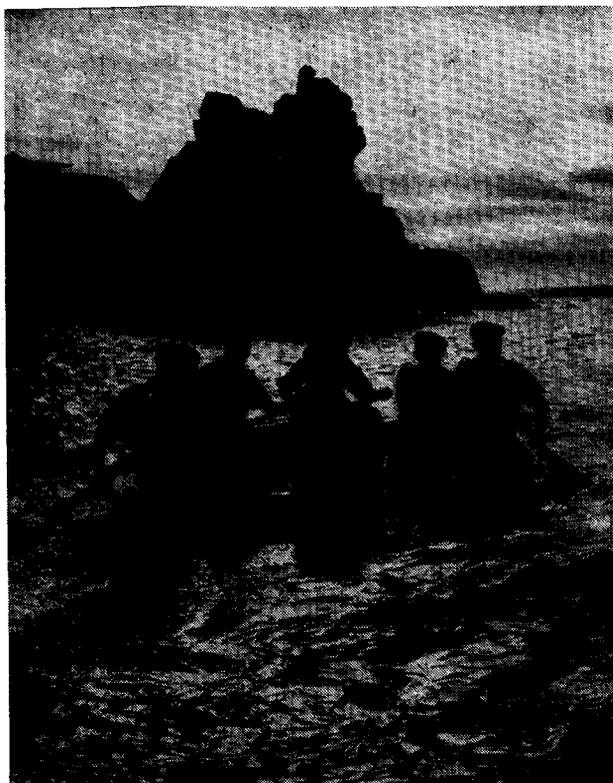


Guy PERSAC



**LE LIVRE
DU MOIS**

COMMANDO SUR SINGAPOUR



*« Dans la paix, rien de tel pour devenir homme,
Que réserve tranquille et humilité
Mais si tu entends le souffle de la guerre,
Alors, imite le tigre
Durcis tes muscles, excite ton sang
Cache ta loyauté sous une rage froide,
Enfin, donne à ton regard un éclat terrifiant. »*

SHAKESPEARE — Henri V

Il est rare qu'un livre de guerre s'ouvre sur une citation de Shakespeare. Mais l'histoire du lieutenant-colonel Ivan Lyon et de ses commandos est un véritable drame.

On trouve, dans « Commandos sur Singapour », la rencontre, toujours émouvante, de la passion et de la volonté, du courage et de l'ironie, tout ce qui constitue depuis des siècles l'atmosphère même de l'Occident.

Cette aventure pourrait se comparer à une tragédie grecque, en ce sens où elle est l'histoire d'une vengeance et la lutte contre le Destin.

Dans ce livre apparaît une figure extraordinaire et complètement méconnue en France : Ivan Lyon. Officier des Gordon Highlanders, en garnison à Singapour, il descendait d'une des plus illustres familles d'Ecosse et connaissait ses ancêtres jusqu'au XII^e siècle... Il avait traversé seul la mer du Nord à la voile, à seize ans, de l'Angleterre au Danemark ; il avait descendu le Danube en canoë ; il avait navigué, toujours en solitaire, dans toutes les mers du sud-est asiatique. Au mépris des règlements, il s'était fait tatouer une gigantesque tête de tigre sur la poitrine et rêvait d'un grand exploit.

La guerre arriva. Les Japonais envahirent la Malaisie et la Birmanie. Ivan Lyon voulut organiser des commandos. L'auteur du livre, Brian Connell, nous dit : « L'une des plus grandes qualités de l'Armée anglaise est son aptitude à produire des combattants non-conformistes et l'un de ses pires défauts, son incapacité à les apprécier et à les utiliser au bon moment. »

Lyon dut quitter Singapour, la rage au cœur, et gagna Ceylan, à bord d'une jonque. Il jura de revenir un jour venger cette défaite. Le reste de son existence n'eut pas d'autre but.

Il parvint à réunir une douzaine d'hommes et à les entraîner, en Australie. A bord d'un incroyable rafiot, le Kraït, le commando se glissa à travers les îles de la mer de Java et parvint à se dissimuler dans un archipel, juste devant Singapour. A bord de trois canots en caoutchouc, Lyon et cinq hommes, partirent à l'attaque. Déposant leurs mines magnétiques, à la main, contre les coques des navires nippons, ils en coulèrent sept...

La surprise fut totale et le succès certain. Aussi Lyon décida de recommencer cet exploit. Il dut aller jusqu'en Angleterre pour vaincre la méfiance de ses supérieurs pour une forme de guerre si peu usitée.

Les commandos s'emparèrent d'une jonque et essayèrent de se rapprocher de Singapour. Mais ils furent repérés. Lyon fut tué en protégeant la retraite au début d'une poursuite impitoyable. Pas un ne revint des « tigres » de Lyon. Ceux qui ne furent pas tués au combat, furent exécutés par les Japonais après un procès où ils furent jugés comme criminels de guerre.

Ce livre, traduit de l'anglais par Denis Prieur, vient de paraître dans la collection « Action ». Il est sans conteste un des meilleurs récits de guerre sur les opérations de commandos marins. Il est aussi un témoignage vivant sur cette vertu triomphante qu'est la volonté.

Collection ACTION 13,90 F t. t. c.

Pierre LAMOTTE





DANS quelques jours, l'Espagne va célébrer le trentième anniversaire du soulèvement qui installait au pouvoir, au terme d'une cruelle guerre civile de 32 mois, l'actuel gouvernement du général Franco.

Jean Marot, auteur d'un livre sur José-Antonio et la Phalange, Face au soleil, évoque, dans cette page, les premières heures du sursaut nationaliste avec la rigueur de l'historien et la foi du militant.

Mais nous ne pouvons pas laisser cet anniversaire sans citer des faits dramatiques qui se sont produits récemment à Madrid.

Un de nos lecteurs de Nancy, ancien combattant de Verdun et vétéran des luttes politiques d'avant-guerre, nous reproche d'être parfois sévères avec le général Franco et avec son Régime ; nous sommes entièrement d'accord avec le Conseil National des Cercles José-Antonio qui vient de publier une déclaration qui accuse le secrétaire général du Mouvement d'accepter toutes les compromissions.

Franco a répondu : il a fait fermer les locaux du Cercle José-Antonio, siège de la Phalange de gauche. Cette nouvelle pour nous, est d'une importance capitale.

Voici trente ans, l'Espagne...

C'ÉTAIT bien peu de choses, en somme : Quelques jeunes officiers turbulents séquestrent un général dans une petite garnison marocaine... Des jeunes hommes en chemise bleue s'élancent en chantant leur espérance, « face au soleil », Cara el sol, dans les ruelles médiévales de quelque cité castillane endormie depuis des siècles... Quelques paysans coiffés d'un bonnet rouge — qui n'avait rien de phrygien — se répandent, fusil au poing, à travers les monts de Navarre et d'Aragon.

De ce côté-ci des monts, l'officieux Paris-Soir de M. Pierre Lazareff, expédiait en quelques lignes « cette tentative de putsch » et concluait superbement : « le gouvernement de Madrid a la situation bien en mains »...

Certes, en ce mois de juillet 1936, les hauts fonctionnaires marxistes de Tétouan ne pouvaient que hausser les épaules, entendant les jeunes officiers se jeter les uns aux autres le mot « café »...

Fernandez Cuesta, autant de noms parfaitement inconnus de l'Occident « bien-pensant ».

On n'allait évidemment pas se détourner des derniers succès d'Hollywood pour une poignée d'exaltés parcourant des plaines dénudées, parsemées, ici et là, de châteaux en ruines, en prêchant le renouveau de la Patrie. La Patrie !

Ce mot arrachait bien quelques rugissements à la jeunesse dorée et marxiste, tremblant, de part et d'autre des Pyrénées, pour les prébendes de papa ; ce même mot n'arrachait plus qu'un vague sourire de commisération aux plus blasés : ils constituaient la majorité. Et puis, entre deux parties de roulette à Biarritz, on s'en allait joyeusement finir la soirée en regardant flamber l'autre rive de la Bidassoa.

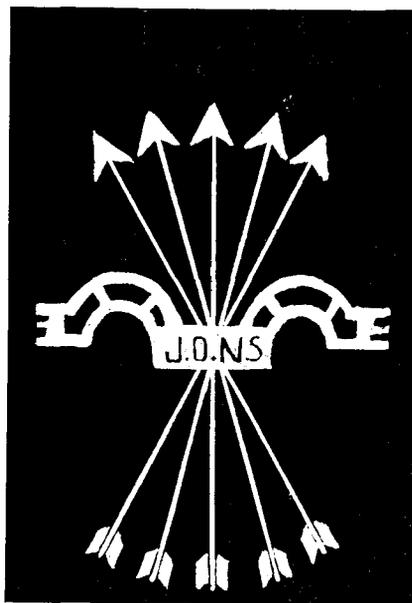
Cette rive, il avait suffi, pourtant, pour l'enflammer, de cette poignée de jeunes hommes en chemise bleue qui apportaient le ferment de la doctrine, le ferment nationaliste : montées victorieusement à l'assaut de la Sierra de Guadarrama — qui avait arrêté un temps Napoléon lui-même — les centuries bleues dévalaient vers Madrid, « pour la Patrie, le Pain et la Justice ». Et, depuis sa prison d'Alicante, El Ausente, « l'Absent », José-Antonio, animait ses jeunes camarades mieux encore que s'il était monté à leur tête vers les cimes de la Vieille Castille...

Il ne devait jamais voir l'aboutissement de sa croisade. Car il y avait les rouges, certes, bien contents de l'avoir neutralisé physiquement, mais ne sachant qu'en faire... et il y avait, surtout, en face, la caste du passé, tremblant pour ses privilèges, devant cette radieuse incarnation de l'avenir occidental. Cela se termina, un matin de novembre, par un feu de peloton, à la prison d'Alicante...

Mais c'est aujourd'hui, dans tout le monde blanc, que ce qui reste d'hommes

« Hacen guardia sobre los luceros. »

Jean MAROT



C.A.F.E. : Camaradas ! Arriba Falange Española ! Mais qu'était-ce donc que cette Phalange ? A Paris, L'Humanité annonçait en quelques lignes l'arrestation de ses dirigeants : José-Antonio Primo de Rivera, Julio Ruiz de Alda, Raimundo

EXCLUSIF

SAINT-PAULIEN NOUS PARLE DE L'AFRIQUE



Les Maudits. Le Rameau Vert. Soleil des Morts. Goya et son temps. Histoire de la Collaboration. Ce ne sont, parmi tant d'autres, que quelques-uns des titres des nombreux ouvrages de Saint Paulien. Essayiste, romancier, historien, journaliste, homme politique, spécialiste de l'Espagne, il a exploré tous les domaines de l'activité littéraire. Le voici comme autrefois grand reporter.

Il revient d'Afrique Australe. Il a vu la détermination farouche des Rhodésiens qui sont en train de gagner la bataille du Pétrole. De Cape Town à Lourenço-Marquès, de Beira à Louanda, il a vu les hommes et les réalités. Interrogeant le docker et l'industriel, parcourant le pays en tout sens, il rapporte des impressions et des faits qu'on n'a guère coutume de voir relater dans notre presse aux ordres.

Mince, élégant, il tire à petits coups sur son inséparable bouffarde. Son éternel sourire jovial lui confère un étonnant air de jeunesse. Posément, méthodiquement, il me dit, pour les lecteurs d'Europe-Action, la détermination et le courage des Rhodésiens.

Je voudrais vous demander pourquoi vous avez entrepris ce voyage.

Sans l'Afrique, l'Europe n'existe pas... Je m'explique : L'Afrique constitue, pour l'Europe, un réservoir inépuisable de matériaux stratégiques, industriels, et qui lui sont absolument nécessaires. La France, par exemple, dans 15 ans, manquera de ces matières premières. Et personne ne les lui vendra. Pour faire les grandes nations modernes, il faut des métaux rares, rudes... Des métaux durs. Ces métaux n'existent pas en France. Et l'Asie, c'est loin ! Ceci me rappelle le mot de Reclus, repris par Caillaux : « Lâchons l'Asie, prenons l'Afrique ! ». Dans cinq ans, l'Europe, du côté de ces matières premières indispensables, sera en grande difficulté. Les Américains, les Portugais, les Katangais, les Sud-Africains, sont d'ores et déjà liés par des contrats internationaux. La politique imbécile des pays d'Europe les rend perdants à tous coups. Les Français, tout particulièrement, n'ont point

voix au chapitre, parce que le gouvernement ignore ou veut ignorer les grandes possibilités qui nous étaient données. Sans son prolongement naturel Africain, l'Europe n'a pas de sens. L'arsenal de l'Europe n'est pas derrière l'Oural. Ni en Amérique du Sud. Il est là où nous avons nos intérêts. Je pense tout spécialement au Sénégal, à Dakar, par exemple, à Brazzaville...

J'aimerais que vous disiez ce que vous avez vu, et que vous me précisiez vos pronostics sur l'évolution de la situation...

Ce qu'il faut dire et redire, ce dont il faut avant tout se bien convaincre, c'est que l'Afrique Australe et l'Afrique Centrale constituent un bloc important d'hommes blancs... 12 millions, exactement, si l'on y compte les 9 millions de Portugais. Ce bloc, qui fait vivre 40 millions de noirs, part de l'Angola, suit la rive gauche du Congo, continue par le Sud-Ouest Africain, (qui est, entre parenthèses, en train

de gagner son procès devant la Cour Internationale de La Haye), englobe la République Sud-Africaine, le Mozambique, la Rhodésie, le Malawi... Le Malawi est dirigé par un médecin noir, le Docteur Hastings Benda, qui est tout imprégné de la culture Oxfordienne et sait la perte irréparable qu'entraînerait, pour son pays, le départ des Blancs. Et si l'on y ajoute le Ghana, qui a compris ce que valait le « socialisme africain » à la mode de Pékin, on n'est pas loin d'avoir déterminé les limites de notre bloc.

Quels sont les rapports, entre eux, de tous ces pays du bloc africain « blanc » ? Et particulièrement la Rhodésie et le Mozambique ?

Ils sont des meilleurs. D'ailleurs, les conditions géographiques, les nécessités des transports, les y obligeraient, s'ils n'étaient pas vaincus de la nécessité d'étroits rapports de bon voisinage. Le bloc dont je vous ai parlé débouche sur l'Ouenda, sur l'Obito, sur Benguela, par sa grande voie ferrée. De l'Océan Indien à l'Atlantique, vous vous rendez compte ? La clé de voûte, c'est le Katanga, à travers la Rhodésie, le Mozambique et l'Angola. Cette voie ferrée a été construite en 1900, au milieu des pires difficultés. C'était un travail de Titan ! C'est une vue de l'esprit, que de croire qu'il sera facile aux mondialistes de fissurer, de dissocier ce bloc. 5 millions de kms carrés...

Pourquoi avez-vous entrepris ce voyage ?

Je connaissais l'Afrique du Nord, l'Afrique Centrale. Le Noir, voyez-vous, en est encore au seuil de l'histoire, et il essaie de brûler les étapes. Il ne peut progresser sans l'aide et la conduite des Blancs... Il est très différent de nous. Peut-être pourrait-on, à la rigueur, au point de vue somatique, conférer au Noir une vue plus perçante que celle du Blanc ? Il en est resté aux mythes de la forêt. Il ne donne pas aux mots le même sens que nous. Il s'exprime dans un langage « traduit ». D'où un certain formalisme juridique. Mon chauffeur noir n'avait pas compris, par exemple, que la voiture, pour marcher, devait avoir de l'essence. J'ai dû recourir trois fois à une explication minutieuse, sans être tellement sûr de m'être fait comprendre. Quand je lui ai donné un pourboire, en lui disant le mot « pourboire », il a compris qu'il devait religieusement s'enivrer : je lui avais dit de boire !

Ce formalisme juridique n'est pas propre à cette seule contrée de l'Afrique ; ainsi, chez les Baoulés, sur la Côte d'Ivoire, on retrouve cette impression totale d'incompréhension des idées qui recouvrent les mots... Et ces difficultés sont réelles. Elles engendrent des conséquences assez inattendues. Le problème de l'Afrique, c'est qu'il existe une minorité de Blancs pour faire vivre honorairement des millions de noirs. La seule ombre au tableau serait peut-être, principalement en Afrique du Sud, la prolifération d'un prolétariat noir dans les grandes villes. Entassés les uns sur les autres, dans des quartiers spécifiques, ils sont constamment en ébullition. Ce qu'il faut d'ailleurs bien comprendre, c'est que les luttes tribales se confondent avec les luttes syndicales et politiques... La presse nous ment, quand elle donne à ces grèves, à ces émeutes sporadiques, un caractère politique. Il existe d'ailleurs une police noire. Il ne s'agit nullement de mouvements anti-blanc. C'est l'expression anarchique, naïve, mais souvent cruelle, des rites ancestraux. Vous connaissez d'ailleurs le meurtre rituel : il se pratique uniquement à l'arme blanche : les croyances ancestrales, puissamment enracinées, prétendent que manger le cœur de l'ennemi donne une force et une puissance quasi-invincibles.

Mais quelle est exactement, à ce propos, l'action du clergé ? Des clergés, devrais-je dire...

Quand le Pape reçoit Gromyko — ne nous a-t-on pas appris que le communisme c'était, avant tout l'Antéchrist ? — Ils sont désorientés...

Je dis qu'il faudrait au moins leur donner une explication ! Au départ, c'est Spellmann, à l'arrivée, c'est Gerlier ! On ne comprend plus !

Comment voyez-vous donc la situation actuelle et ses prolongements ?

Tout d'abord, le bloc que je vous ai décrit au début de notre entretien, c'est l'expression politique et économique de la réalité africaine. Je sais bien que ce mot sonne mal aux oreilles de certains ! Et pourtant, ça existe ! Il n'est que d'aller sur place pour s'en rendre compte ! Un certain nombre de Noirs commencent à se rendre parfaitement compte de ce qu'ils ne peuvent rien faire par eux-mêmes sans la présence des Européens. Je ne crois pas du tout au triomphe des Soviétiques, a fortiori des Chinois, en Afrique. Ils ont, les uns et les autres, connus de gros déboires au cours de leurs diverses tentatives de colonisation. Les Chinois,

pour ne parler que d'eux, vivaient totalement à l'écart des populations locales. Avec leur nourriture, leurs médicaments, leurs bungalows climatisés. Terriblement « racistes », les Chinois ! La présence d'un état pro-Chinois, Zanzibar, pouvait gêner les Sud-Africains et le Tanganyika. N'omettez pas de préciser un fait extrêmement important : si, aujourd'hui, ce bloc dont nous parlions peut exister, c'est grâce aux Portugais, et grâce à eux seuls. En 1961, au moment des événements d'Algérie et du Congo, une vague d'environ 300.000 Noirs s'est ruée vers le Sud. Avec l'appui des pasteurs américains, l'argent des Baptistes, des armes russes et tchèques, d'ailleurs venues d'Alger... Cette ruée, les Portugais l'ont stoppée à Carmona, aux confins de l'Udje. La ville fut isolée pendant 6 mois. Mais les soldats portugais ne sont point partis. Quand le siège fut levé, il ne restait plus que 35 soldats vivants sur les premiers défenseurs.

Mais pourquoi cette ruée massive ? Qui étaient ces Noirs ?

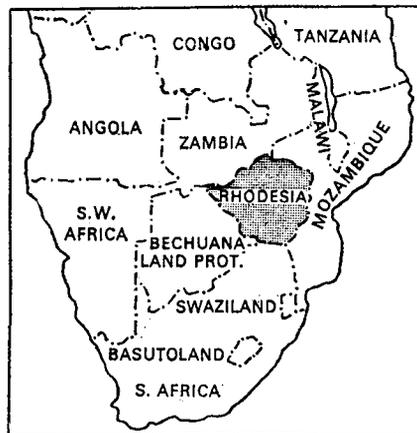
C'étaient des guerriers venus essentiellement du Congo, d'où les chassaient les soldats de Tschombé. Ils déferlaient vers le Cap, pillant, tuant, saccageant tout autour d'eux. Ils voulaient « libérer » l'Afrique des blancs... Si le Docteur Salazar avait suivi l'exemple de certains chefs de gouvernement européens, on se battrait aujourd'hui au Transvaal. Et Ian Smith n'aurait pas eu l'occasion de proclamer l'indépendance de la Rhodésie ! Il est assez plaisant de voir un pays de 9 millions d'habitants, le Portugal, conserver ses provinces d'Outre-Mer, qui s'étendent sur 2.200.000 kms² ! Les Portugais m'ont dit pourquoi : « Nous resterons sur cette terre où nous sommes depuis plus de quatre siècles ! »

Que pensez-vous du slogan, si cher à certains : « L'Afrique aux Africains » ?

Une billevesée de plus ! On en a déjà tant dit ! Quand les Portugais sont arrivés, avec Vasco de Gama, il n'y avait personne ! La stupide révocation de l'Edit de Nantes a amené des Hollandais et des protestants français à fonder la ville du Cap. Il n'y avait personne non plus ! Les vrais Africains, ce sont les Afrikaners, les fils de ces Boërs, pour l'indépendance desquels se sont fait tuer le Général Joubert, le Colonel de Villebois-Mareuil, officier d'origine nantaise...

Votre impression personnelle, en définitive, sur la Rhodésie ?

C'est une vaste Ecosse africaine... Il faut multiplier les distances kilométriques, par rapports à l'Europe, par 15 ou 20. On trouve encore d'immenses forêts vierges, s'étendant parfois sur plusieurs centaines de kms... La grande erreur des Américains, qui n'ont jamais rien compris, d'ailleurs, à l'Afrique, c'est de la considérer à travers l'Amérique, à travers l'« american way of life »... La distance de Tunis au Cap, pour ne citer que cet exemple, est d'environ 10.500 kms ! De la frontière Sud du Mozambique avec l'Afrique du Sud, à la frontière Nord, il y a 2.200 kms, soit, à peu près, la distance Paris-Moscou



Ce qui explique la puérité, l'infantilisme, de ceux qui prétendent qu'on peut bloquer ces pays ! De Luanda, sur l'Atlantique, à Beira, sur l'Océan Indien, croisent les flottes anglaises et américaines. Mais le blocus est peu efficace. Et avec quel argent, d'abord, l'entreprendrait-on ? La résolution des 30 pays africains est et restera lettre morte. Ce sont des enfants... U'Thant est absolument incapable de faire respecter ses propres ukases...

En revanche, plus intéressante est la déclaration de Strasbourg, qui démontre combien est indispensable le génie de l'Europe.

Le maintien de la paix, en Afrique, passe par le maintien de la présence européenne. Ce sont les Européens qui font, là-bas, vivre les populations : ce qui est vrai à Strasbourg l'est aussi à Salisbury ! »

Propos recueillis par
Guy LANCELOT



UNE AVENTURE DE

JE pense, donc je suis est une démarche philosophique qui n'est pas sans intérêt. Mais les commentaires qu'en donnent nos docteurs de Sorbonne sont un peu ronronnants. Il ne semble pas qu'aucun d'eux en ait jamais déduit cette autre affirmation : **Je suis, donc je veux être.** Et pourtant, il est illogique d'être si l'on ne veut pas être ; ou tartuffe d'affirmer qu'on ne veut point être si l'on s'obstine à différer son passage au non-être. Les fakirs-mendiants des rives du Gange peuvent concilier de se chauffer les os au soleil d'Asie en même temps que de vanter la supériorité du non-être. Ils réussissent là, en somme, un tour de force assez semblable à celui des phraseurs de Delhi qui trouvent moyen de concilier la guerre de rapine pour Goa ou pour le Cachemire et l'apologie de la non-violence. Mais nous autres, hommes blancs, hommes d'une race qui a opposé la logique au délire verbal et le positivisme à tous les irréalismes, nous estimons que celui qui refuse de plier son système d'affirmations au réel et de reconnaître la prééminence du logique sur l'illogique n'a pas droit à la controverse. Qu'ils soient logiques, ou qu'ils se taisent, tel est notre point de vue. S'ils vantent le non-être, qu'ils soient logiques avec eux-mêmes, et qu'ils recourent à la corde, au fer ou au poison, pour le rejoindre. S'ils ne le font point et qu'ils persistent dans leurs théories, s'ils prétendent par surcroît être écoutés sérieusement, alors il ne leur reste qu'une explication : c'est qu'ils ne parlent pas pour mettre de l'ordre dans leurs idées, mais pour fausser les idées de leurs adversaires.

Mais que signifie **je veux être**, sinon : **je veux résister à tout ce qui veut m'anéantir** ? Et en bon français, résister signifie combattre : **cogito, ergo sum ; sum, ergo volo ; volo, ergo pugno**, telle est notre façon de pénétrer, en trois bonds, dans le temple de la philosophie. Et nous y pénétrons l'épée au poing.

Il y a, dans la première biographie de Descartes, celle d'Adrien Baillet parue en 1961, un passage que nos penseurs de Sorbonne feraient bien de méditer. Ce passage concerne une aventure arrivée au philo-

sophe en 1621 (il avait alors 25 ans). Je ne résiste pas au plaisir de la citer entièrement :

« Etant sur le point de partir pour se rendre en « Hollande avant la fin de novembre de la même « année, il se défit de ses chevaux et d'une bonne « partie de son équipage et il ne retint qu'un valet « avec lui. Il s'embarqua sur l'Elbe, soit que ce « fût à Hambourg, soit que ce fût à Glückstadt, « sur un vaisseau qui devait lui laisser prendre « terre dans la Frise orientale, parce que son des- « sein était de visiter les côtes de la mer d'Alle- « magne à son loisir. Il se remit sur mer peu de « jours après, avec résolution de débarquer en « West-Frise dont il était curieux de voir aussi quel- « ques endroits. Pour le faire avec plus de liberté, « il retint un petit bateau à lui seul, d'autant plus « volontiers que le trajet était court depuis Ebden « jusqu'au premier abord de West-Frise. Mais cette « disposition qu'il n'avait prise que pour mieux « pourvoir à sa commodité, pensa lui être fatale. Il « avait affaire à des mariniers qui étaient des plus « rustiques et des plus barbares qu'on pût trouver « parmi les gens de cette profession. Il ne fut pas « longtemps sans reconnaître que c'étaient des scé- « lérats, mais après tout ils étaient les maîtres du « bateau. M. Descartes n'avait point d'autre conver- « sation que celle de son valet avec lequel il parlait « français. Les mariniers qui le prenaient plutôt « pour un marchand forain que pour un cavalier, « jugèrent qu'il devait avoir de l'argent. C'est ce « qui leur fit prendre des résolutions qui n'étaient « nullement favorables à sa bourse. Mais il y a « cette différence entre les voleurs de mer et ceux « des bois que ceux-ci peuvent en assurance laisser « la vie à ceux qu'ils volent et se sauver sans être « reconnus : au lieu que ceux-là ne peuvent mettre « à bord une personne qu'ils auront volée, sans « s'exposer au danger d'être dénoncés par la même « personne ; aussi, les mariniers de M. Descartes pri- « rent-ils des mesures plus sûres pour ne pas tomber « dans un pareil inconvénient. Ils voyaient que c'était « un étranger venu de loin, qui n'avait nulle connais- « sance dans le pays, et que personne ne s'aviserait « de réclamer, quand il viendrait à manquer. Ils le

DESCARTES



« trouvaient d'une humeur fort tranquille, fort patiente; et jugeant à la douceur de sa mine, et à l'honnêteté qu'il avait pour eux, que ce n'était qu'un jeune homme qui n'avait pas encore beaucoup d'expérience, ils conclurent qu'ils en auraient meilleur marché de sa vie. Ils ne firent point de difficulté de tenir leur conseil en sa présence, ne croyant pas qu'il sût d'autre langue que celle dont il s'entretenait avec son valet, et leurs déclarations allaient à l'assommer, à le jeter dans l'eau, et à profiter de ses dépouilles.

« M. Descartes voyant que c'était tout de bon, se leva d'un coup, changea de contenance, tira l'épée d'une fierté imprévue, leur parla en leur langue d'un ton qui les saisit et les menaça de les percer sur l'heure s'ils osaient lui faire insulte. Ce fut en cette rencontre qu'il s'aperçut de l'impression que peut faire la hardiesse d'un homme sur une âme basse; je dis une hardiesse qui s'élève beaucoup au-dessus des forces et du pouvoir dans l'exécution; une hardiesse qui, en d'autres occasions, pourrait passer pour une pure rodomontade. Celle qu'il fit paraître pour lors eut un effet merveilleux sur l'esprit de ces misérables. L'épouvante qu'ils en eurent fut suivie d'un étourdisse-

« ment qui les empêcha de considérer leur avantage, et ils le conduisirent aussi paisiblement qu'il put souhaiter ».

(Adrien Baillet. Vie de M. Descartes.
Livre II, chapitre IV).

Il y a bien des enseignements à tirer de cette histoire : d'abord que **dégainer est un acte philosophique** et qu'il peut être légitimement considéré comme la source nécessaire de la philosophie, puisque si Descartes ne l'avait, un beau jour, accompli au large des côtes de Frise, il n'eût jamais écrit le « Discours de la Méthode ». Autre enseignement : il est indispensable de **connaître le langage de l'adversaire** et de savoir traduire ses propos. Car il est exceptionnel que votre adversaire vous dise tout crûment qu'il veut votre peau. Cela arrive parfois, mais à l'ordinaire l'idée de votre transfert au non-être est plus directement voilée : on vous parlera d'**éminente dignité de la personne humaine** (ton fusil!), d'**égalité des droits** (ton couteau!), de **contemplation des essences** (ta femme!), de **trascendance des oppositions** (ta fille!), de **ineffable mystère de l'amour** (ton fric!), et de la **marche grandiose vers la cité de l'union fraternelle noosphérique**



(les bijoux, la clef de la cave, et celles de la bagnole, allons, pressons!).

Demandez un peu aux Belges du Congo et aux Français d'Algérie ce qu'a signifié pour eux « le triomphe de l'Esprit » et « la victoire du Droit », et vous comprendrez que lorsqu'on leur parle des exigences de la Conscience Universelle, les Blancs d'Afrique du Sud tirent leur revolver. C'est que, comme Descartes, ils comprennent la langue des bateliers. Ils savent que ce qu'on veut, c'est la mort de la plupart d'entre eux et que ceux dont le trépas serait différé connaîtraient pire que la mort : ils continueraient, non exactement à vivre, mais seulement à porter une ombre sur le sol dont ils auraient été dépossédés. Car vivre, ce n'est pas seulement voir la lumière et respirer. A ce compte-là, le dernier des esclaves vit ! Vivre, pour nous, hommes blancs, c'est lutter au coude à coude avec des millions de camarades qui soient nos frères, non par rhétorique ou littérature, mais par le sang et littéralement. C'est cela la patrie : la fureur de vivre que nous ont léguée nos ancêtres d'entre l'Oural et l'Atlantique, qu'ils nous ont transmise, avec une conception du monde qui court dans nos veines

Notre vie est inséparable de ce qui lui donne un sens : le milieu racial, qui est à notre existence individuelle ce que la mer est au dauphin, la forêt à l'écuréuil, la montagne au chamois. Dans un autre milieu, nous pourrions peut-être végéter comme des exilés, des prisonniers ou des laquais, comme végétaient les captifs des Barbaresques ou les vaincus de la guerre de Sécession, comme végètent encore, dans des bagnes inconnus, ceux des siens que le monde blanc a abandonné aux sorciers congolais, aux fellagha algériens, ou, sur le plateau abyssin, les derniers Italiens, ou — au prix de lâchetés innombrables —, les « coopérants » de Dakar.

Ce que l'adversaire tente, c'est de nous persuader qu'il est plus beau de capituler. Un personnage de Blaise Cendrars a ce mot profond : Vivre, c'est être différent. D'autres croient que vivre, c'est accepter. Ainsi M. Alfred Sauvy, économiste et démographe de talent, qui joint à des connaissances fort étendues un style imagé et brillant. C'est un homme doué d'une vive intelligence, et l'on trouve toujours profit à le lire. Mais c'est aussi un homme dangereux, parce qu'il sait beaucoup plus que ses amis-progressistes-mendésistes. Il a des réactions faussées. Un intellectuel est, en France, un vieillard précoce. C'est bien pire lorsque le temps arrive où il ne lui reste plus qu'à cultiver les fleurs de la sénescence. Et M. Sauvy qui, si nous sommes bien informés, a combattu pendant la première guerre mondiale, trouve maintenant qu'il est fatigant de combattre, et qu'il vaut mieux se coucher.

Dans un article, « Explosion du Tiers-Monde », paru dans la revue *Direction* (n° 120, sept. 1965), il écrit, en effet :

« Depuis des milliers d'années, le grand conflit qui se déroule dans le monde oppose la pureté et les communications. La pureté est le plus souvent « attirante, séduisante, disons même sans pléonasme,

« propre, parce que souvent désintéressée. Les « communications, ce sont les compromis, sinon « les compromissions ; elles ne satisfont jamais « l'esprit... Mais c'est la pureté qui a engendré les « grandes catastrophes de l'Histoire... La pureté « militante favorise toujours et exalte la pureté « adverse, ce qui mène à des situations dramatiques. « Le seul moyen d'éviter les catastrophes, ce sont les « communications ».

Conclusion : « Il faut donner bien plus de crédit à un immense chaos, à un enchevêtrement d'intérêts ou de passions, qu'à une division en deux blocs ennemis à mort. Les communications ont donc des chances de l'emporter sur la pureté ».

Traduisez ce langage très subtil (l'esprit de M. Sauvy est plus jeune que ses artères), et vous avez à peu près ceci : « Il est pénible de se battre. Le monde non blanc se dresse contre le monde blanc. Au lieu d'accepter la lutte, essayons plutôt les communications. C'est-à-dire un système de grandes et petites lâchetés, avec la porte ouverte aux immigrants métis et de couleur. Dans l'état actuel de la démographie mondiale, cela signifie, sans doute, à l'égard de la race blanche, une entreprise de génocide lent. L'Amérique du Nord deviendra une sorte de Brésil, l'Europe occidentale une sorte de magna nilo-gangétique, la Russie une colonie chinoise. Mais tout vaut mieux que la lutte, car, encore une fois, il est pénible de se battre ».

Telle est la nouvelle sagesse, dont on peut se demander ce qu'en penseraient ceux de la classe 1912, qui sont partis au front avec M. Sauvy, mais n'en sont pas revenus. Car il est étrange de constater que les deux générations qui nous précèdent, celle de « la Revanche » et celle de « la Résistance », générations qui n'ont songé qu'à « casser du Boche », n'expriment, par les rameaux survivants, que l'infini désir de ne pas déplaire à l'Oriental, au Noir ou au Jaune ! Etre germanisé ? Plutôt mourir les armes à la main ! Mais être levantinisé, négriifié, jaunifié, ah ! cela a des charmes infinis ! Foin de la « pureté » et vivent les « communications » ! Attitude d'autant plus bizarre que, sur un point précis, ces apologues des « communications » pensent comme tout le monde : ils verraient sans défaveur leur fille épouser un Bavarois ou un Thuringien, mais se refuseraient à la voir convoler avec un Gabonais ou un Telougou. Alors ? Faut-il comprendre qu'il est deux sortes de réaction : verbales et universalistes, quand la « communication » est dans l'empyrée des solutions abstraites, vigoureuses et particularistes, lorsque ladite communication débouche en imminente réalité sur son petit jardin familial ? Dans le premier cas, on rêve sur le mol oreiller du « cogito ». Mais dans le second, on se réveille et, dare-dare, on file au créneau et l'on se campe sur la bonne vieille plateforme millénaire, celle qui a fait ses preuves, celle du « pugno ».

Gilles FOURNIER



LE NOUVEAU JOURNAL DE M. PICKWICK

10 mai. Lény Escudéro a fait une tournée de trois mois à travers la France. Au départ, il avait annoncé que la moitié de ses cachets irait à la campagne contre la faim. Voilà une nouvelle « dans le vent ». Elle a dû assurer au jeune chanteur gitan la publicité du parcours. Le plus savoureux est que l'Education Nationale avait déjà pris en charge l'organisation des séances. Chacun



ses sous-développés. Quant à Johnny Halliday, il revient d'une randonnée afri-

caine, de Dakar à Douala. Enthousiaste comme de juste. Comme il dit si bien : « Cheveux longs, idées courtes » !

21 mai. Lu dans le **Nouvel Observateur** une foule de lettres de lecteurs, indignés par « le ton anticlérical » pris par cet hebdomadaire sur l'interdiction de la Religieuse ! C'est un comble, qu'un journal marxiste ne puisse plus critiquer la Hiérarchie sans paraître toucher à l'évangile selon Saint-Marx ! Les partisans de « la main tendue » sont pris à leur propre piège. Et les gens de l'Union Rationaliste doivent s'arracher les cheveux.

1^{er} juin. Relu avec attention le livret distribué à l'entrée de la pièce **Nos femmes**, montée au petit théâtre du sous-sol de l'Alliance Française. Il faut en effet avoir le cœur ac-

croché pour retrouver dans le texte de M. Jolivet l'« adaptation moderne » des **Euménides** d'Eschyle ! L'action se déroule « dans un lieu indéterminé, situé approximativement entre le foie, le cœur et le cerveau ». Les trois organes s'incarnent d'ailleurs par trois actrices habillées en plastique et bottées par Courrèges. Quant à l'âme, elle trône sur scène sous forme d'un phallus géant en simili-granit. A éviter de préférence... (**Nos femmes**. Alliance Française. Boulevard Raspail).

27 mai. Nouvel aligné de la chanson « orientée » : le triste René-Louis Lafforgue, qui chante les vertus de l'antiracisme bien rétribué dans son disque **Made in USA**. Rien qu'à voir le personnage, on se doute du « contenu social ». M. Lafforgue est un habitué des galas du MRAP communiste. C'est

pourquoi son disque est publié par la firme soviétique « Chant du Monde ».



20 mai. Noté une idée de vacances : louer une voiture attelée en **Irlande**. Le prix est raisonnable, le cheval facile à nourrir. On dispose aussi d'une autonomie assez originale. L'Union des Etudiants Irlandais offre de son côté des possibilités de vol Paris-Dublin et retour, pour 14 livres seulement (200 F). Renseignements : USI Travel Bureau 43, Dame Street, Dublin, Irlande.

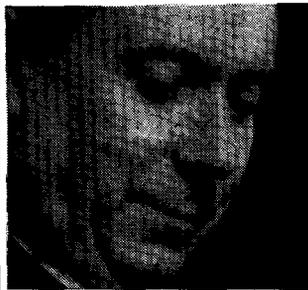


**CLOTSEUL
LOSÉLEC
CHATAIGNE C^{IE} F^{IE}**
Les plus puissants du monde
 LA CLÔTURE ÉLECTRIQUE
 30 Rue Saint-Augustin. PARIS-2^e - OPE 68.45

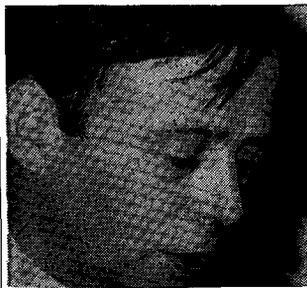
25 mai. Passé au Musée Carnavalet pour l'exposition d'art celte sur les ex-votos des sources de la Seine. Sur l'emplacement du vieux sanctuaire de la déesse Sequana, M. Robert Martin a découvert en 1963, 190 sculptures sur bois, remarquablement conservées. Ces ex-votos païens témoignent d'une plastique et d'une connaissance de l'anatomie, antérieures à l'occupation romaine, étonnantes. Nos ancêtres n'étaient décidément pas les barbares que l'on veut imaginer! Musée Carnavalet, 23, rue Sévigné, Paris (3^e).

29 mai. Retenu, dans le journal des sections des Pyrénées du Mouvement nationaliste du Progrès, une bonne étude sur le « yéyé ». Le bulletin compare leur style à celui, bien différent, de l'époque des « blousons noirs » : « Fresse et radio, écrit-il, se déchainèrent alors contre les « jeunes voyous », ignorant délibérément que la raison de certaines attitudes était moins la pourriture de la jeunesse, que celle d'une société qui ne lui offrait rien... Il a fallu trouver un remède et le Régime l'a trouvé! Il a financé et proposé des « idoles ». Les photos de Johnny ont remplacé les « Aigles ». Les garçons ont abandonné leurs blousons de cuir pour la chemise à fleur de leur sœur, et le rock a fait place au style petite fille de France Gall, ou dégénéré des beatniks ».

3 juin. Nouvel épisode des tribulations de Mauriac sous De Gaulle. Cette



fois-ci c'est l'ineffable Michel Debré qui emmène Jacques Laurent en justice. M. Debré s'estime difamé. En fait, il se ridiculise. Mèche en bataille, Jacques Laurent a su se faire procureur. « Dans le Courrier de la Colère, lance-t-il, M. Debré souhaitait un FLN français. Aujourd'hui, il n'est plus que

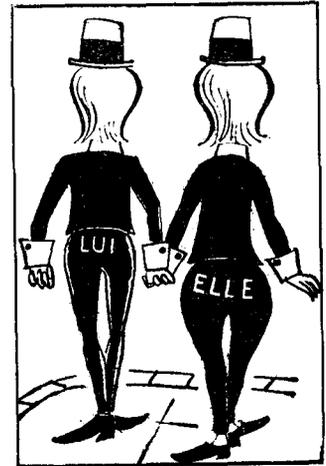


l'épouse inconditionnelle du chef de l'Etat »! Encore un drame en perspective... (Procès Laurent contre Debré. Théâtre du Palais de Justice. Régisseur : le ministère public).

22 mai. Diné à la Raclette, à deux pas de la place Saint-Michel. Une fois trouvé l'entrée du restaurant (c'est loin d'être le plus facile!), l'amateur de chère originale se

trouve dans une cave des plus agréables, aux prises avec des fameuses spécialités. Signalons la fameuse raclette (assiette de fromage fondu avec oignons et pommes en robe des champs), les œufs aux fines herbes, et les gourmandises (« nounours » brun et blanc). La salle est petite, mais pas toujours encombrée. Il vaut pourtant mieux retenir une place à l'avance (20 F environ. la Raclette).

26 mai. La revue Newsweek remarque l'apparition, en Angleterre, du « style neutre », ou Unisex! Les coiffures des garçons et des filles d'outre-Manche s'étant maintenant stabilisées au même niveau, il n'y avait plus qu'à compléter la tenue. Mêmes vêtements, même fond de teint, talons pour les uns comme pour les autres, et pour idoles les



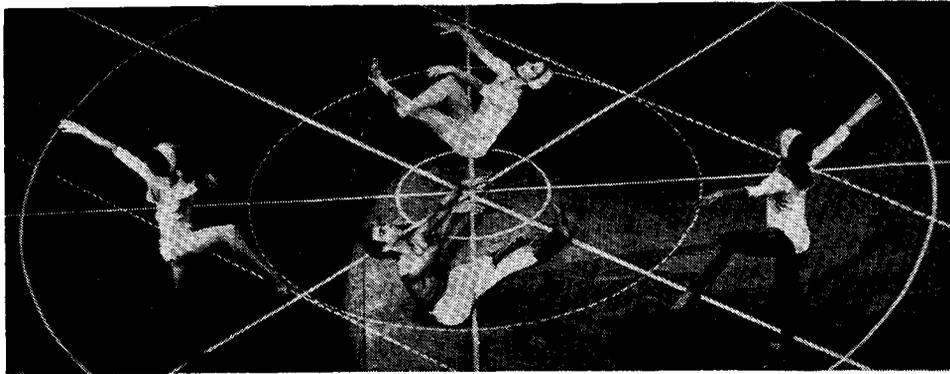
Boys qui, comme leur nom ne l'indique pas sont des chanteurs femelles! Il n'y aurait qu'à rire en attendant la prochaine mode, si l'on ne sentait derrière tout cela une certaine tendance à l'indifférenciation. Le monde unisexuel, quelle merveilleuse solution progressiste pour en finir avec les aliénations de ce bas monde...

23 mai. Les pièces de Sean O'Casey, le dramaturge irlandais se ressemblent toutes. On y retrouve toujours une satire sociale élémentaire, à prendre comme une convention, mais aussi la vie et les chants révolutionnaires de l'Irlande libre, ses combats contre la présence britannique. Rien ne manque dans Poussière pourpre, que Georges Wilson

a monté au TNP, histoire de deux affairistes anglais venus tenter, mais en vain, de vivre sur cette terre irlandaise dont chaque pouce les rejette. Pièce mi-neure, touchant un peu à la caricature, Poussière pourpre relève quand même d'un théâtre réaliste qui ne doit rien aux lourdeurs de Brecht (Théâtre National Populaire. Palais de Chaillot).



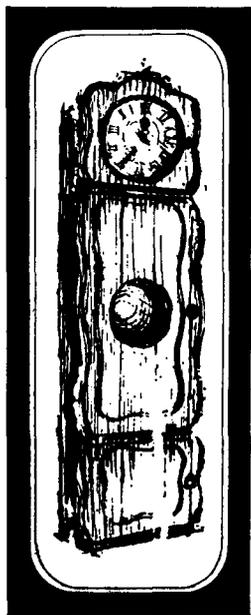
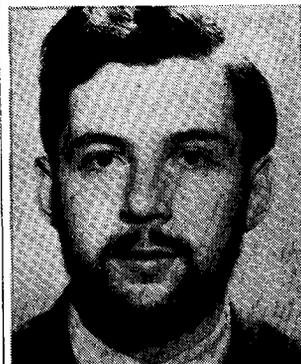
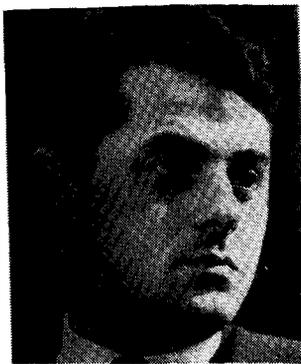
6 juin, l'Express l'a dit, l'auteur le veut : depuis quatre jours et pour deux semaines, Paris danse le grand air antiraciste. Au Palais des Sports, Maurice Béjart propose en effet son interprétation très personnelle de la IX^e Symphonie de Beethoven. Le musicien a dû se retourner dans sa tombe : « modernisme » aidant, l'Hymne à la Joie est devenu une illustration chorégraphique de la phrase de Romain Rolland sur « le monde planétaire en fusion ». « J'ai voulu faire un ballet antiraciste » lance Béjart à qui veut l'entendre. Il a surtout fait scandale. Lui qui déclarait naguère : « il faut violer les chefs-d'œuvres », a pleinement réussi. On retrouvera ses chorégraphes colorés à Bruxelles l'an prochain : une nouvelle victime est choisie : **Roméo et Juliette**. (La IX^e Symphonie. Ballet de Maurice Béjart. 2-16 juin).



Le Prix Roger Nimier était décerné chaque année depuis la mort tragique de l'auteur du **Hussard bleu** en septembre 1962. Parce qu'il avait une réputation de droite, le jury avait pris l'habitude de couronner un écrivain de gauche... Cette année, Marcel Aymé, Antoine Blondin, Bernard de Fallois, Paul Guimard, Kleber Haedens, Philippe Héduy, Jean Namur, André Parinaud et Jacques Perret ont été mieux inspirés. Délaissant la politique et la littérature, ils ont choisi la philosophie. Mais quelle philosophie ! une philoso-

phie ironique et lucide qui est la belle et insolente réponse d'un jeune homme de notre temps. Clément Rosset avec sa **Lettre sur les Chimpanzés** a enfin

brisé le mur du silence. Roger Nimier aurait aimé ce jeune auteur de **La philosophie tragique**, Clément Rosset, c'est un nom avec lequel il va falloir désormais compter.



Les nouvelles du 68 rue de Vaugirard

— Pendant les vacances d'été — et pour répondre au désir exprimé par de nombreux amis de province — la Librairie de l'Amitié restera ouverte aux heures habituelles : de 10 à 13 h., et de 15 à 20 h.

— Madame Gingembre, Directrice de la Librairie, a tout spécialement sélectionné un certain nombre d'ouvrages à lire en vacances : on peut se procurer cette sélection à la Librairie, en adressant 2 F en timbres.

— Pendant tout le mois de juin, plusieurs auteurs sont venus signer leurs ouvrages : Saint-Loup, le Capitaine Ysquierdo, Jean Montigny, Jean Mabire, etc...

— **A LA LIBRAIRIE DE L'AMITIÉ** —

68, rue de Vaugirard, — PARIS-VI^e BAB. 34-01

A partir du 1^{er} juin, la librairie fermera tous les jours, de 13 h. à 14 h. 30. Elle sera donc ouverte, sauf le dimanche, de 10 h. à 13 h., et de 14 h. 30 à 20 h.

CINÉMA

AU HASARD, BALTHAZAR de Robert Bresson.

Ce sont les mêmes salles qui projettent Ingmar Bergman et Louis de Funès, un peu comme si l'on mettait dans les mêmes cadres Rembrandt et Picasso. D'où, la désillusion des spectateurs, qui jugent les films au titre, et vont au cinéma se « relaxer ». Or, le cinéma est un art en plus d'une distraction. Il a ses San-Antonio, mais aussi ses Stendhal. La chute serait dure pour qui verrait dans **Balthazar** un film comique.

Robert Bresson, c'est bien connu, est un maître en matière de rigueur, d'austérité, de litote. C'est le janséniste de l'écran. Soit, Bresson n'est pas un faiseur, un plaisantin, un Godard. Est-ce une raison pour parler de métaphysique ? Dès qu'il sort des productions d'Hollywood, le siècle parle métaphysique. **Balthazar** n'a pas échappé à la règle. L'âne Balthazar et la petite Marie, voilà un bon sujet biblique, et nous avons eu droit aux exégèses sur la grâce, le bouc émissaire, les péchés de ce monde et la rédemption des truands. D'autres au contraire disent que Dieu est absent de ce film. Ce n'est pas, en tout cas, le cinéma-clos des **Dames du Bois de Boulogne**, et certainement pas l'intrigue un peu frelatée des **Anges du péché**.

En fait, **Au hasard, Balthazar** souffre mal les interprétations. Il n'est qu'une tranche de la vie courante, dépouillée d'artifices, si naturelle que nous-mêmes, spectateurs conditionnés, avons du mal à retrouver notre rythme profond. Michel Aubriant l'a remarqué : tout commence, dans ce film, comme un roman de la Comtesse de Ségur, « Les Vacances », « les mémoires d'un âne ». Puis tout se dégrade. Mais sans fracas, sans rien de familier au « cinéma », sans cas de conscience marxistes, sans roman noir, sans drame de mœurs. Naturellement, c'est-à-dire avec naturel. La vraie tragédie, la vie.

Les personnages ne sont pas des exemples, mais surtout ils ne sont pas proposés en exemple. Marie, dont le sang s'épuise, et qui décline au rythme de la vie d'un âne, impassible témoin des passions de ce que Montherland appelle « l'ordure humaine », comme elle existe dans les campagnes d'aujourd'hui. Les voyous, qui permettent à Bresson, au travers de ses ellipses d'écriture, de ridiculiser les clinquants contemporains, ne sont pas des « chiens perdus sans colliers » que la société a corrompus, ce sont d'infâmes petits salauds, qui le restent jusqu'au bout. Harold, le vagabond, est conscient de ses penchants. Il tente d'y remédier. Le père de Marie enfin, homme sain, mûré dans sa fierté, finit par en avoir, raidi contre les divers secours des derniers instants.

Au hasard, Balthazar fait partie de la culture au même titre qu'un classique, et Bresson dit de la culture qu'il ne suffit pas de la mettre à la portée de toutes les bourses pour la mettre à la portée de tous les esprits. Souvenirs d'enfance inaccessibles, destin parallèle des hommes et des bêtes, tout s'y accomplit très vite, alors qu'on croit qu'il ne se passe rien, et cela aussi est la vie. La sobriété vaut mieux que les ivresses illusoires ; elle est à cent lieux du cinéma-vérité comme des dialogues d'auteur, ces deux plaies cinématographiques. C'est peut-être le meilleur Bresson.



LA GUERRE EST FINIE, d'Alain Resnais.

Tous les exilés se ressemblent. Exil, prison, hôpital, on passe d'un monde dans un autre, on croit que le temps s'arrête, qu'il est là, ramassé à côté, et qu'un jour, on le retrouvera. Ce n'est pas vrai. On ne le retrouve jamais. La guerre est finie.

La guerre est finie est un film sur l'exil, — doublement. D'un côté, l'histoire de Diego, ou de Domingo — quelle importance ! —, Républicain espagnol exilé en France. Rien en lui de Celestino, l'anarchiste du **Chaos et la nuit**, Diego ; c'est un responsable. Il se bat dans la nuit noire, jusqu'au moment de s'apercevoir que le jour est levé voilà bien longtemps. Sur cette trame, Resnais fait une critique assez juste des groupuscules léninistes-marxistes (« Tout le monde est léniniste aujourd'hui ! »), des pseudo-clandestins, du cinéma intérieur. Les filles à papa transportent en Mercédès les explosifs de leurs petits amis, après les valises du FLN. Les exilés rêvent d'effacer Guernica parce qu'« en toute analyse objec-



tive », ils sont encore sur le pont de l'Ebre. Comme c'est facile, quand la gauche est derrière. L'Espagne, c'est « la bonne conscience de la gauche », Grimau, la larme à l'œil, les émeutes de Barcelone, la dictature. Mais chaque année, trois millions de Français choisissent la dictature, aujourd'hui, avec le soleil des vacances. L'Espagne est plus libérale que le pays des exilés, et **France Nouvelle** écrit : « le PC espagnol, en tant que tel, prône une politique de réconciliation nationale avec le franquisme ». La guerre est finie.

Mais ce film sur l'exil politique est aussi un film sur l'exil intérieur. Si Diego comprend que la guerre est finie, c'est plus par lassitude que par analyse. Son entourage le retient, la tendresse le fait trop réfléchir. L'homme vieillit et se demande à quoi servent les principes qu'il s'est donnés. En ce sens, **la guerre est finie** est un film sur le doute, un plaidoyer contre l'engagement.

Insupportable en général, Yves Montand a tempéré son caractère. Quant à Ingrid Thulin, c'est peut-être la plus grande actrice actuelle.

LE DOLLAR TROUE de K. Jackson.

C'est le sort de tous les héros de bonne rentabilité de se voir bientôt entourés d'imitations, de succédanés, plagiats, enfants et descendants. En quelques années, toute une généalogie se crée. Ainsi peut-on prévoir que les « westerns italiens » auront une suite aussi prolifique que James Bond ! **Le dollar troué** ne vaut pas **Pour une poignée de dollars**, dont il s'inspire jusque dans la musique et dans le thème. Il faut le voir pourtant, pour son allure, sa violence, sa puissance, son orientation aussi. L'histoire de ces héros sudistes qui débarrassent la cité des gangsters et des notables, est tout un symbole. Ils avaient perdu la guerre, mais pas l'honneur, et leur adresse au pistolet encore moins !

LA LONGUE MARCHÉ d'Alexandre Astruc.

On attendait mieux. Astruc est quand même l'auteur de cette esquisse merveilleuse qu'est le **Rideau cramoisi**. Sa **longue marche** (250 kms en dix jours) le fait passer, pour les dialogues, de Barbey d'Aureville à Jacques Laurent-Bost, du **Nouvel Observateur**. Cela ne profite pas au film. Le scénario est conventionnel au possible. Traité par les Américains, cela ferait frémir. Far Chabrol, cela donne **La ligne de démarcation**. Mais il est dommage qu'Astruc en soit là. L'histoire de partisan converti à une cause adverse, les discussions pseudo-philosophiques entre deux escarmouches (syllabes détachées, longs silences, cadrage un peu flou, musique de fond), les amis séparés, le héros qui meurt dans les bras du fraternel adversaire. On a vu cela cent fois, cinq cents fois peut-être ! Heureusement, la photo limite les dégâts, les Cévennes font oublier l'histoire, et Astruc reste un grand metteur en scène. Maurice Ronnet (**Feu follet**) tranche autant sur J.L. Trintignant, scout idéaliste égaré au maquis, que sur Hossein, qui ne semble — SS ou résistant — faire du cinéma que pour crier à son aise.

LE FESTIVAL DE CANNES.

Le Festival de Cannes a vingt ans. Et il est déjà mort. Venise existe encore, Tours, Hyères, donnent tous les espoirs. Mais Cannes ? Ballets de photographes et de starlettes, dîners pour producteurs, défilés sur la Croisette, jury pour moitié composé de littérateurs (Achard, Genevoix, Maurois, Salacrou, Pagnol), Cannes est bien mort. Les journalistes qui y assistaient ont au moins le mérite d'avoir décerné un Prix de la Vulgarité à ceux qui ont osé couronner **Un homme et une femme**, du malheureux Claude Lelouch (**une fille et des fusils**) et le dernier navet de Pietro Germi, mais laissé, **Balthazar** et **la Guerre est finie** hors festival. En réalité, que signaler ? **Cendres**, de Wajda, est un faux grand film historique, les **désarrois de l'élève Törless** un récit germano-marxiste sur le ton des « Amitiés particulières », **Morgan**, une concession commerciale, **Alfie** une vulgarité sans envergure. Reste **Modesty Blaise** de Losey, et surtout Orson Welles, l'immense Welles, dont **Falstaff** a sauvé cette triste semaine.

CINÉMA



Va jouer...

HENRY DE MONTHERLANT vient de publier le second tome de ses Carnets (notes couvrant les années 1958 à 1964).

On y retrouve l'exaltation des vertus habituelles à l'auteur : Le goût de la romanité, tempéré par une nouvelle Renaissance, le respect des vieillards sans celui de la vieillesse, la hauteur maintenue jusqu'aux approches de la mort.

C'est un livre de moraliste, moins fort cependant que le premier tome des **Carnets**, avec par instants un goût à la justification qui touche au narcissisme. Mais les idées centrales demeurent : « **La vie en soi est un bien** ». Et tout ce qui tend à la perdre est un mal, aussi bien la fuite devant la réalité, que la provocation « à la gloigloire ».

Qu'il y ait chez l'auteur une telle adhésion à la vie définit mieux encore sa misanthropie. Elle est un dégoût du vulgaire, au sens du médiocre, mais un dégoût qui ne dédaigne de se frotter à l'humanité même quand elle est « de l'ordure humain », afin de guetter l'instant où « la guerre, la révolution » changent tout.

« **Des types qui tombent dans une crevasse. Un type qui se jette dans la Seine. L'homme éclate alors hors de l'ordure humaine, jaillit comme une fleur, brillant de courage et de sacrifice, digne d'être admiré, respecté, aimé. Cela dure un instant** ».

Jusqu'au bout, Montherlant sera resté hors des contingences et des débats momentanés.

Jusqu'au bout, il proclame : « **Aucune preuve d'intelligence ne surpasse celle de voir le monde tel qu'il est, et de le trouver bon, c'est-à-dire, en termes familiers ; de se sentir bien dans sa peau** ».

...avec cette
poussière

NOTRE SÉLECTION

LA PENSEE YE-YE par Francis GIROUD.

Autrefois, il y avait le rock. Dur, violent. Ceux qui le dansaient portaient des blousons noirs. Ils avaient de grosses motos et faisaient peur au bourgeois. Ils représentaient un danger de révolte permanent, qu'il fallait briser. MM. Floirat, Tenot et Filippachi s'y sont employés. Les « rebelles sans cause » sont devenus de jeunes efféminés, errant dans les drugstores. Les idoles ont remplacé la brutalité des rythmes par la mièvrerie des paroles. On les achète pour abêtir. L'opération a fini par faire un monde à part, le yéyé. Age mental défaillant, sexualité de patronage, les idoles ne s'appellent pas Elvis Presley, ni Hugues Auffray, et pas même Bob Dylan. Ce sont les « Chaussettes Noires » (pour commencer aux ancêtres), Halliday ou Sheila, sans oublier Claude François, le « fœtus chantant » selon Matzneff. Le livre de M. Giroud est un bref bottin de la faune, de ses James Palladium préférés, de ses expressions idiomatiques telles qu'on les trouve, l'ancien (Salut les Copains) et le Nouveau (Mademoiselle Age Tendre) Testament de la secte. C'est le monde des minets dans le vent, des boudins infâmes et du pyjama des copains (garanti pour longtemps). Edition Julliard.

HISTOIRE D'UNE FAILLITE : LA SCOLASTIQUE, par Louis ROUGIER.

Principal représentant en France de l'empirisme logique, M. Louis Rougier a résumé dans cette étude son ouvrage fondamental la scolastique et le thomisme. Une démonstration magistrale, sur un effort philosophique désespéré. Après un tel exposé, on ne peut plus concilier l'inconciliable. (Edit. Pauvert).

CONTRE-CENSURES par Jean-François REVEL.

Les critiques, souvent acerbes, que fait Jean-François Revel, n'épargnent personne, et pourtant il est loin de nos horizons politiques. Mais il y a plusieurs niveaux pour s'engager, et l'on excusera Revel de s'en prendre au « mythe para », pour la façon dont il se moque de l'intérieur des intellectuels de gauche. Contre-censures est un recueil d'articles parus ces dernières années. Un esprit libre y brosse le tableau de notre époque, avec cette clarté de style qui faisait le sel de la fin de l'opposition. On y trouve aussi bien des morceaux d'anthologie, comme cette charge merveilleuse de Luis Mariano qu'avait publiée l'hebdomadaire Arts, que l'anéantissement des pseudo-idéologies progressistes. Existentialisme, progressisme chrétien, marxisme scolastique, Revel déteste ces monuments de la pensée confuse. C'est là que le polémiste rejoint le directeur de la collection Libertés, et l'auteur de « Pourquoi des Philosophes ? » (Edit. J.J. Pauvert).

LE JARGON DES SCIENCES par ETIEMBLE.

Limité dans le passé, l'intrusion de termes étrangers, et parfois exotiques, dans notre langue, a pris ces dernières années une ampleur étonnante. Dans son livre sur le franglais, Etienne avait déjà relevé comment les snobismes commerciaux ou sociaux, risquent de faire perdre leur spécificité aux langues, puissants facteurs de l'enracinement culturel. Mais ce phénomène est aussi causé par le développement technique. Les pays les plus développés imposent facilement leur vocabulaire technologique. Enfin, le « jargon des sciences » se complique des manies des « spécialistes », médecins, ethnologues ou électroniciens, qui imaginent parler mieux quand ils parlent moins clair. L'étude de ces facteurs, faite avec autant d'exemples que d'humour, forme la matière du jargon des sciences. Et l'auteur rappelle la recette des Américains : créer des néologismes, et les faire aussitôt passer des couches populaires aux sphères officielles. (Edit. Hermann).

POUR Jules Roy, le chemin d'Alger à Vichy passe par Pékin. Il a fallu vingt ans et quelques dizaines de milliers de kilomètres pour que l'auteur de *La guerre d'Algérie* et du *Voyage en Chine* écrive *Le Grand Naufrage*.

Jules Roy, ancien pilote de bombardement, ce qui est un passé toujours lourd à porter, avait débuté dans les lettres au lendemain de la guerre par *La Vallée heureuse*, qui sentait un peu trop Saint-Exupéry.

Il chercha ensuite une voie plus originale, ce qu'il crut trouver du côté du journalisme engagé et de *L'Express* ! Mais Jules Roy, ancien officier de carrière, n'était pas fait pour devenir un homme de gauche. Un homme de droite non plus, d'ailleurs, et il prit le seul parti qui convenait : celui de se brouiller avec tous ses ex-amis, sans pour autant rallier ses ennemis. C'est une attitude qui peut mener tout aussi bien à la solitude qu'à la réussite.

En cette « année Pétain », Jules Roy apporte à son tour un témoignage. Celui d'un militaire longtemps fidèle à Vichy, fidèle jusqu'au débarquement allié en Afrique du Nord, à la fin de 1942, en ces lendemains d'El-Alamein et de Stalingrad qui marquèrent, pour les Allemands, non pas peut-être le commencement de la fin, mais du moins la fin du commencement, selon le mot de *Winston Churchill*.

Jules Roy n'hésite pas à écrire, à propos du procès Pétain : « Le maréchal avait accepté d'être sali à notre place.. Et nous, nous nous taisions, parce que c'était une part de nous-même qu'on jugeait. La plus naïve sans doute, la plus bête assurément. La plus pure. »



Ce procès dont Jules Roy trimballa pendant des années le compte rendu sténographique, paru au *Journal Officiel*, dans ses cantines, au hasard des garnisons, ce procès lui apparaît singulièrement mesquin, indigne du grand drame. Drame de la patrie vaincue et drame de la vieillesse abusée..

Plus qu'un Régime, Jules Roy juge un homme, le Maréchal. Il ne le juge pas, puisqu'il juge ses juges. Et les jurés, les témoins, la meute des journalistes, le silence de ce peuple qui, quelques mois auparavant, acclamait *Philippe Pétain, chef de l'Etat français*, sur la place de l'Hôtel de Ville de Paris (ceux qui ont vu ce spectacle ne l'oublieront jamais et ne pourront désormais croire aux vertus de la foule).

Mais devant l'accusation, et malgré l'indifférence, il y eut la défense. *M^e Isorni* reçoit enfin l'hommage qu'il mérite. Et que cet hommage vienne de Jules Roy, après tant d'ingratitude de son clan, a de quoi réjouir un des plus grands avocats de notre temps.

Accusé Pétain... Coupable ? Non coupable ? Je songe à ce qu'avait confié, un jour Jules Roy à un journaliste .

— C'est un drame affreux. Car enfin, si Pétain a résisté aux Allemands, s'il n'a pas trahi les Alliés, n'a-t-il pas trahi ceux qui lui avaient fait confiance et qui, sur son instigation, sont partis en Russie combattre le bolchévisme sous l'uniforme allemand ? J'aurais pu être l'un d'eux à cette époque...

Henri LANDEMER 



M^e ISORNI

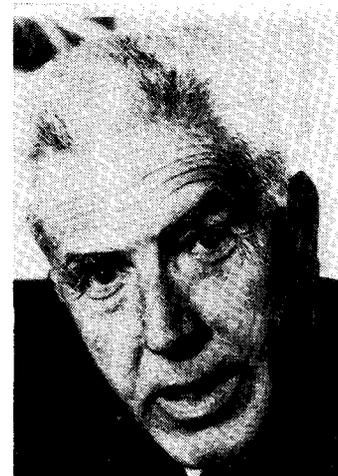
1946

*LA PAROLE EST
A LA DÉFENSE*



1966

*LE JUGEMENT
APPARTIENT
A L'HISTOIRE*



JULES ROY

DISQUES ALLEMANDS
Variétés — Folklore — Classiques
documentation sur demande
La maison du disque
Haguenau (Bas-Rhin)

Vrais vins de vigneron
Eau de vie de pays
ANDRE DELACHAUX
171, rue du Général-Leclerc
Marlotte (S.-&M.)
Tél. : 931-90-11
Pur rhum distillé à la Guadeloupe

« **La Bretagne Réelle-Celtia** »
Tribune libre bretonne
22 — Merdrignac
Abonnement : 10 F. Complet : 35 F.
(197 numéros parus). Spécimen 32 p.
1 F. — C.C.P. 754-82 RENNES.
Pensées d'un jeune Nationaliste : 4 F.
Petite Histoire de la Bretagne Nationale : 4 F.
Nationalisme et Liberté : 1 F.

P. DUBOIS remonte son entreprise.
— Travail de professionnel —

PEINTURE - DECORATION
PAPIER PEINT - VITRERIE
RAVALEMENT

Philibert DUBOIS, 29, av. Trudaine — Paris (9^e) — Tél. : 253-09-59

ANDRÉ FIGUERAS s'adresse aux lecteurs d' "EUROPE - ACTION"

« Du moment que j'ai été condamné, il va de soi que c'est parce que je suis condamnable. Comme je ne voudrais pas que le moindre doute subsistât à cet égard au fond de quelque mauvais esprit, je viens donc de publier le texte de mes principales condamnations.

On y trouvera, en particulier, tous les passages qui ont fait interdire mes précédents livres, et dont les magistrats ont décidé qu'ils étaient répréhensibles. Leurs jugements disent pourquoi.

Les quelques commentaires que je me permets ensuite, ou le témoignage de Jacques Isorni, n'ont évidemment qu'une valeur toute relative à côté de ces sentences. »



OFFRE SPECIALE AUX LECTEURS D'EUROPE-ACTION :

Virez 15 F au C.C.P. André Figueras, NANTES 609-91, et vous recevrez franco un exemplaire dédié..

En vente permanente aux bureaux d'Europe-Action

1	Abonnement à EUROPE-ACTION mensuel	20	F
2	Abonnement à EUROPE-ACTION hebdomadaire	40	F
3	Abonnement aux CAHIERS U 1966	10	F
4	ABONNEMENT TOTAL (mensuel, hebdomadaire, bimestriel)	60	F
5	Collection complète d'EUROPE-ACTION année 1963 (mensuel)	25	F
6	Collection complète d'EUROPE-ACTION année 1964 (mensuel)	15	F
7	Collection complète d'EUROPE-ACTION année 1965 (mensuel)	15	F
8	EUROPE-ACTION : « Qu'est-ce que le Nationalisme ? »	3	F
9	C.E.P.E.O. : « Eléments pour une Economie Organique »	3	F
10	Pierre Hofstetter : Où vont les U.S.A. ?	5	F
11	Robert-Jean Bradout : Les Baïonnettes du Kremlin	5	F
12	Gilles Fournier & Fabrice Laroche : Vérité pour l'Afrique du Sud	5	F
13	Pierre Hofstetter : O.N.U. danger !	5	F
14	Coral : Journal d'un suspect	Prix exceptionnel : 10	F
15	Coral : Petit guide des fonds de poubelles	4	F
16	Jean Mabire : Drieu parmi nous (dédiacé)	14,70	F
17	Fabrice Laroche : Salan devant l'opinion (dédiacé)	15,45	F
18	Fabrice Laroche & François d'Orival : Le courage est leur patrie (dédiacé)	13,90	F
19	Catalogue 1966 de la Librairie de l'Amitié (paiement en timbres)	2	F

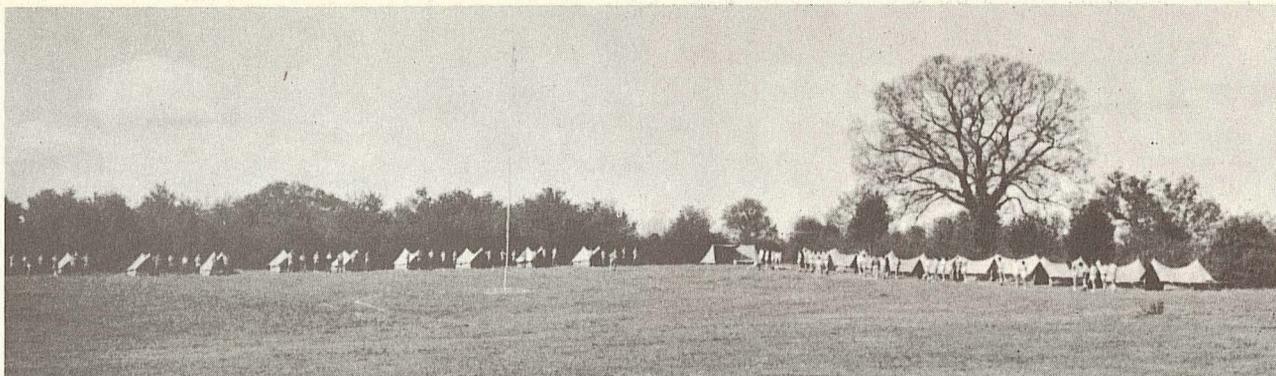
Bulletin de commande

NOM Prénom

Adresse

Commande les numéros suivants :
et joint la somme totale de au C.C.P. EUROPE-ACTION, Paris 21.684.41

Le Signature



LE 4^{ème} CAMP-ECOLE DE LA F.E.N.



Chaque été, depuis trois ans, le camp-école de la F.E.N. permet la formation de centaines de militants étudiants qui deviennent, à la rentrée suivante, le fer de lance de l'action nationaliste en milieu universitaire.

Des cours de formation politique alternent avec des veillées et des raids en pleine nature.

Le camp-école de la F.E.N. se déroule chaque année loin des circuits touristiques. Après les Alpes, les Landes, le Bocage vendéen, ce sera la Provence qui va cette année servir de cadre à cette activité de plein-air.

Dix jours de formation intellectuelle et d'entraînement physique permettent aux étudiants nationalistes de trouver le meilleur de leur forme. Prévu pour la seconde quinzaine de juillet, le camp d'été 1966 va marquer dans les annales de la F.E.N. tant par le nombre des participants que par nature des cours.

L'équipe de préparation du camp est au travail pour assurer le plein succès de la Promotion 1966 de la F.E.N. et l'extension des idées nationalistes dans l'Université.

Pour tous renseignements sur le camp-école :

Secrétariat de la Fédération des Etudiants Nationalistes, 9 rue aux Ours, Paris 3^e - Tél. 887 15.83.

EUROPE ACTION

Les matins tremblants de lumière et de
froid où nous secouons le sommeil, où
nous lavons les rêves qui nous attachent
à notre vie passée à l'eau glacée d'une
source...
SAINT-LOUP



N^{os} 43 - 44 Juillet / Août 1966

LOISIRS

2 F

N.M.P.P.